

THÈSE DE
PARIS.
1883.
N^o. 41.

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS.

L'INSTITUTION

DU

BAPTÊME

THÈSE

PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 9 avril 1883, à 4 heures du soir

PAR ADOLPHE DUCHEMIN
De Niort (Deux-Sèvres).

LYON
IMPRIMERIE A. PASTEL
Petite rue de Guire, 10
—
1883

L'INSTITUTON DU BAPTÊME



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS.

L'INSTITUTION

DU

BAPTÊME

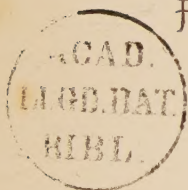
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 9 avril 1883, à 4 heures du soir

PAR ADOLPHE DUCHEMIN

De Niort (Deux-Sèvres).



LYON

IMPRIMERIE A. PASTEL

Petite rue de Cuire, 10

1883

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. MÉNÉGOZ, Président de la Soutenance;

MM. MÉNÉGOZ,	}	Examineurs
VAUCHER,		
STAPFER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat..

A MON DIGNE ET VÉNÉRABLE AMI

M. ÉMILE VAUTIER

INGÉNIEUR CIVIL

Membre du consistoire de Lyon,

Membre de la Commission permanente du Synode officieux,

Président du Comité d'Alliance Évangélique de Lyon,

etc., etc.

C'est une joie pour le juste de faire ce qui est droit.

Prov. XXI, 15

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
L'Institution du baptême.....	9
1 ^o Les deux voies.....	10
Voie spirituelle.....	11
Voie sacramentelle.....	13
2 ^o L' <i>Opus operatum</i>	15
Argument du bon sens.....	16
— de conscience.....	17
— scripturaire.....	21
Conclusions.....	23
Réserve.....	24
3 ^o La mission de Jean-Baptiste.....	25
Ministère préparateur.....	26
Il se résume et se figure dans le baptême.....	29
4 ^o Le baptême.....	29
Innovation hardie.....	30
Symbole original.....	30
1 ^{re} idée essentielle.....	31
2 ^e idée essentielle.....	32
L'Etat de grâce.....	33
Idées accessoires.....	35
Institution provisoire devenue permanente.....	36
Mode du baptême : aspersion ou immersion.....	37
Doctrine du baptême.....	39
5 ^o Jésus-Christ et le baptême.....	40
Il n'en a point parlé.....	40
Il ne l'a pas pratiqué.....	41
Pourquoi?.....	42
Conciliation de Matt. XXVIII, 19 et Actes I, 5.....	43
Il n'y a pas de baptême chrétien.....	46
6 ^o Les apôtres et le baptême.....	46
Le baptême pour les morts. I Cor. XV, 29.....	47
Le baptême réitéré. Actes XIX, 1-7.....	48

Le baptême dans les discours de Paul (Actes).....	49
Le baptême dans les Epîtres	50
7° Le baptême	59
Le baptême ancien	60
Le baptême moderne	63
La formule du baptême.....	65
8° Le pédobaptême.....	66
Sa légitimité.....	68
La présentation.....	71
Signification du baptême des enfants.....	72
Objections	74
Les apôtres ont-ils baptisé les enfants?.....	76
Le baptême complet.....	80
Valeur constante du symbole.....	80

L'INSTITUTION DU BAPTÊME

Le Baptême est un des sept sacrements de l'Eglise catholique, un des deux sacrements des Eglises protestantes.

Pour les catholiques, le Baptême est le plus nécessaire des sacrements ; sans lui on ne peut être sauvé. L'enfant nouveau-né lui-même, s'il meurt sans baptême, est à jamais banni de la présence de Dieu ; et les théologiens ne discutent que la question de savoir s'il doit brûler à jamais dans le feu de l'enfer, ou si, condamné à un malheur sans fin, le feu du moins lui sera épargné. Du reste, la doctrine est fixée, invariable, indiscutée : comme sacrement, le Baptême possède une vertu propre par laquelle il efface tous les péchés et la peine qui leur est due et fait enfant de Dieu et de l'Eglise. La foi, la piété, la vertu chez celui qui l'administre, ou chez celui qui le demande, ne sont point choses indifférentes, mais elles n'importent pas à l'efficacité du Baptême. Il est un sacrement, cela suffit.

Les protestants ont une doctrine moins précise et moins fixe. Le baptême, comme tout le reste d'ailleurs, est chez eux matière à discussions. Sa signification, son but, son mode, ses effets, les sujets auxquels il convient de l'administrer, tout a été, tout est

encore mis en question, tout donne lieu à des controverses d'autant plus vives, à des conclusions d'autant plus nettes quoique opposées, à des affirmations d'autant plus tranchées, que le seul document auquel tous se réfèrent, le Nouveau Testament, est moins clair et moins positif à ce sujet. Nous avons, nous aussi, examiné et conclu, nous prenons la liberté d'affirmer.

1. — Les deux voies.

La grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, a été manifestée. L'Évangile proclame et la chrétienté entière professe de croire que cette grâce est dispensée par Jésus-Christ, médiateur d'une réconciliation entre l'homme pécheur et Dieu. La grâce que Jésus-Christ apporte aux hommes doit être entendue dans tous les sens que comporte ce mot. C'est à la fois un pardon des fautes commises, une exemption de la peine méritée, une lumière qui dissipe les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, une vertu qui ranime les énergies éteintes de la conscience et de la volonté, un attrait qui sollicite les inclinations du cœur.

La grâce de Dieu n'est pourtant pas multiple ; elle est une, toujours la même quand elle pardonne et quand elle restaure. Le pardon d'un Dieu saint n'est pas une complaisance : il est une guérison. La naissance d'eau et d'esprit est la première et nécessaire manifestation de la présence de cette grâce dans une

âme d'homme. Dès qu'elle est présente, elle ne cesse plus d'agir. Elle amène cet ensemble infiniment complexe de pensées, de désirs, de sentiments, de croyances, de dispositions et d'œuvres qui constitue la vie chrétienne, et qui est une marche plus ou moins lente, plus ou moins entravée, mais continue vers le progrès. La vie chrétienne, qui sera parfaite dans le ciel, est ici-bas l'effort persistant d'une nature malade qui progresse vers la santé : une convalescence morale. Cet effort et ce progrès sont attribués par le chrétien à la grâce de Dieu.

Deux voies sont généralement indiquées à l'attention des fidèles pour se mettre en possession de cette grâce dont ils sentent le besoin :

L'une consiste dans l'emploi de moyens spirituels comme l'effet à produire, comme le but à atteindre. Puisqu'il s'agit d'éclairer l'intelligence, d'éveiller la conscience, de fortifier la volonté, d'épurer les sentiments et les désirs, de conduire à Dieu, d'assimiler à Dieu, c'est Dieu qui est présenté à l'âme, sa parole, ses desseins, ses révélations, sa justice et sa loi, son amour et sa miséricorde. L'Evangile renferme et résume toutes ces choses en la personne de Jésus-Christ. Y attacher nos pensées et nos méditations, nous entretenir avec ce Dieu qui nous donne accès jusqu'à lui, vivre par l'esprit dans sa communion, apprendre à l'aimer en voyant combien il est aimable et combien il nous aime, façonner par l'obéissance même notre volonté à l'habitude de l'obéissance, c'est là la voie spiritualiste et protestante.

Cette voie est austère et laborieuse. Elle oblige

l'homme à se replier sur lui-même, à se connaître et à se juger pour ne pas se payer d'apparences et d'illusions, à vivre de la vie du dedans, à s'abstraire en quelque sorte de la nature sensible, à voir l'invisible par le regard de l'âme, à travailler à son salut sans autre garantie que le témoignage intérieur, c'est-à-dire la parfaite droiture et la simplicité du cœur, car la moindre altération de la sincérité annule et vicie tout l'effort. Elle ne s'accommode point des vacillations d'une volonté inconstante et incertaine. Elle réclame de l'énergie, de la persévérance. Elle n'admet pas de défaillances, ou du moins, si elle est bien obligée de les admettre, car, en fait, elles se produisent sans cesse, elle les dénonce comme la négation même de ce qu'elle propose, comme la destruction de ce qu'elle procure. Ce sont des chutes après lesquelles il faut reprendre la tâche et gravir à nouveau les degrés descendus. Certes, c'est là une œuvre virile entre toutes.

Mais si cette voie est difficile, elle est aussi féconde. Dans la méditation des Ecritures, l'âme trouve un aliment inépuisable et adapté à tous ses besoins ; dans le recueillement et la prière, une émotion et une inspiration propres à produire en elle les plus puissants effets ; dans la personne du Christ, un modèle qu'elle n'a qu'à suivre en tout ; dans la foi à sa présence spirituelle et à sa sympathie effective, un concours spirituel et intérieur qui la rend capable de résister aux plus vives séductions du péché et de surmonter le mal par le bien. C'est la doctrine de l'Evangile, c'est aussi celle du Protestantisme.

Il était naturel de désirer et de chercher une voie plus facile. Elle fut bien vite trouvée et se justifia par des raisons spécieuses. L'homme a une double nature; il est chair en même temps qu'esprit. La grâce qu'il réclame et qui lui est offerte par l'Evangile sera adaptée à sa double nature, elle sera à la fois matérielle dans sa méthode et spirituelle dans ses effets, elle parlera aux sens en même temps qu'au cœur. Tel fut sans aucun doute le point de départ des sacrements, et à ce point de départ, ils peuvent se légitimer. Il est assurément conforme à la méthode et à l'esprit de Jésus-Christ de rendre les vérités religieuses plus aisément accessibles, à l'aide de symboles empruntés au monde sensible.

Mais le système une fois admis devait se développer jusqu'à se mettre en contradiction directe et avec la méthode et avec l'esprit même de Jésus-Christ. Le symbole promptement devient rite; le rite cesse d'être un emblème, il devient un instrument, et bientôt un instrument nécessaire. Il signifiait la grâce, maintenant il la procure, il la produit; encore un pas, et il la produira seul; il n'y aura de salut que par le sacrement, peut-être pour qu'il n'y ait de salut que par l'Eglise.

Comme l'homme a besoin de la grâce divine pendant tout le cours de sa vie et pour subvenir à des nécessités diverses, il y aura des grâces diverses, spéciales à chaque besoin, et chacune de ces grâces spéciales sera représentée et procurée par un rite spécial. Avant tout, l'homme doit naître à la vie spirituelle, un rite y pourvoira : le baptême symbolise et produit

la naissance spirituelle. Cette vie une fois créée, il faut l'entretenir, la nourrir : c'est l'office de l'Eucharistie. Dans sa marche, l'homme a des défaillances, il pèche : un sacrement sera institué pour détruire les effets funestes du péché, la Pénitence. Il y en aura d'autres, car il en faut sept, le nombre sacré, parfait, universel.

Tous ont les mêmes caractères essentiels ; tous sont constitués par deux éléments, la *matière* et la *forme*, lesquels, mis en formelle coexistence, réalisent le sacrement ; tous sont constants et institués en vue de grâces spéciales ; tous ont en eux-mêmes leur existence objective et immuable, et leur réalité indépendante de la disposition du sujet qui l'administre ou de celui qui le reçoit ; tous recèlent en eux-mêmes la vertu d'agir, comme le dit le Concile de Trente adoptant une formule déjà usitée dans l'Ecole, *ex opere operato*. Ainsi le Baptême efface le péché originel et tous les autres péchés, il remet la peine éternelle et toutes les autres peines infligées à l'homme comme personne individuelle, enfin il établit positivement en tous les baptisés, la grâce sanctifiante et les vertus infuses. Ce résultat est obtenu immédiatement, *de facto* ; il est l'effet certain, instantané, miraculeux de la confection et de l'administration du sacrement.

La dispensation d'une telle vertu ne pouvait être abandonnée à l'universalité des fidèles. L'Eglise s'en est faite la dispensatrice. Pour assurer au peuple chrétien les bienfaits des sacrements, il lui fallait des dépositaires du pouvoir qu'elle s'arrogeait, des hommes à qui il appartînt de prononcer la formule souve-

raine d'où résulte la « confection du sacrement », et d'administrer aux fidèles le sacrement d'où résulte la grâce. De là un dernier sacrement qui les contient tous en germe puisqu'il confère le pouvoir de les confectionner tous, l'Ordre, qui fait le prêtre, et imprime sur celui qui le reçoit, une marque, un « caractère » qui n'est pas seulement une puissance mais une véritable modification de substance et qui est indélébile.

Parvenu à ce point, le sacrement a trouvé son expression complète et ne paraît plus susceptible de perfectionnement ; le Concile de Trente en a promulgué la formule définitive.

2. — *L'Opus operatum.*

Le Concile de Trente a montré une singulière hardiesse en décrétant que les sept sacrements de l'Eglise ont été institués par Jésus-Christ. Il a oublié qu'un décret ne fut jamais une preuve et qu'il n'est pas d'autorité qui puisse modifier les faits du passé. En fait Jésus-Christ n'a pas institué les sept sacrements. La plupart sont nés peu à peu des tendances, des croyances ou des préjugés, des besoins, si l'on veut, de l'Eglise. Mais la date tardive à laquelle ils ont surgi n'entraîne pas de plein droit leur illégitimité. Qu'une société dont la mission essentielle est de parler aux âmes, et dont la force principale réside dans les impressions qu'elle peut produire, institue des cérémo-

nies solennelles pour faire saillir aux regards de ses adeptes les grands faits sur lesquels elle fonde son existence ou dont elle nourrit sa foi, qu'elle établisse des rites uniformes pour rappeler les devoirs communs dont elle impose à tous la charge ou pour imprimer le sceau d'une haute pensée religieuse sur les événements, uniformes aussi, de la vie humaine, elle use d'un droit qui lui appartient et remplit un devoir qui lui incombe. Nous ne découvrons pas quelles raisons décisives on pourrait faire valoir pour restreindre à cet égard sa liberté.

Nous ne contesterons donc pas à l'Eglise Romaine le nombre de ses sacrements, mais nous ne saurions concéder la vertu merveilleuse qu'elle leur attribue.

L'opus operatum, quelque atténué qu'on le fasse, heurte à la fois le bon sens et la conscience de l'homme, l'esprit et la lettre des Ecritures.

I. — Notre premier argument est celui du bon sens, celui que l'auteur de l'Epître aux Hébreux faisait valoir contre les juifs, lorsqu'il écrivait : *Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés.* (Héb. X. 4). C'est impossible parce qu'il n'y a pas entre ces choses communauté de nature et que l'esprit ne peut concevoir entre elles ni rapport possible, ni pénétration réciproque. Il est impossible aussi que l'eau du baptême enlève les péchés de l'âme. Il est impossible que la Confirmation, même accompagnée de saint-Chrême, fasse un « parfait chrétien ». C'est impossible ! — Ce n'est pas l'eau, dit-on, c'est l'eau

unie à la Parole qui constitue le Baptême ; c'est la matière unie à la forme, mise avec elle dans une formelle coexistence, qui réalise le sacrement, dira l'Eglise Romaine. Mais cette union même n'est qu'un mot, et l'esprit ne conçoit aucune combinaison possible de choses si disparates. Il consent à y voir un rapprochement idéal, une ombre, une image des choses (Héb. X, 1), mais une réalité ? Non ! L'eau enlève les souillures du corps parce qu'elle les dissout ou les délaye et les emporte avec elle dans son flot. A ce titre elle offre une belle image de la purification spirituelle que réclame la conscience. Mais elle ne saurait être autre chose, et accomplir ce qu'elle figure. Les péchés ne sont pas solubles dans l'eau. Ce langage est absurde et d'une irrévérence choquante : il ne l'est pas plus que la chose contre laquelle il s'élève. La rémission des péchés est un fait d'ordre spirituel qui ne peut avoir pour cause efficiente qu'un autre fait du même ordre. Un fait matériel, quel qu'il soit, ne la produira jamais. Là est le vice capital du sacrement catholique : il attribue une vertu spirituelle à un acte purement extérieur, à un fait matériel. Une matière et une forme juxtaposées, unies par hypothèse, créent une force morale ! C'est là ce que le sens commun se refuse à admettre.

II. Il est vrai que le sens commun n'est pas toujours d'accord avec le sens chrétien. La foi a une vue que

n'a pas la raison, et ce qui paraît absurde à cette dernière peut être pour la première une vérité clairement perçue. Nous n'y contredisons pas. Développons l'argument. — La raison trouve absurde qu'une figure de serpent, dressée au haut d'une perche et plantée au milieu d'un camp, ait la vertu de guérir, en conséquence d'un seul regard, les blessures brûlantes faites au peuple par les morsures de serpents très réels et vivants. Pourtant la foi l'admet sans peine, et Jésus-Christ a cité ce fait comme un emblème de l'œuvre de grâce qu'il vient accomplir parmi les hommes et qu'il réalise en eux par le sacrement. Le fait n'est pas absurde, il est miraculeux. Le sacrement l'est aussi : il opère miraculeusement dans l'âme et y produit un effet spirituel par la vertu spirituelle qu'il a plu à Dieu d'attacher à sa confection. La matière et la forme ne peuvent être changées, puisque Jésus-Christ les a déterminées ; mais ce ne sont pas elles qui opèrent, c'est Jésus-Christ qui opère par le signe qu'il a choisi. Les dispositions morales du ministre n'importent pas, pourvu qu'il soit prêtre, qu'il ait reçu le « Caractère » surhumain et indélébile que confère le sacerdoce : saint ou pervers, il fera même œuvre, comme un cachet d'or ou un cachet de fer, s'ils portent gravée la même image du souverain, laissent sur la cire des empreintes identiques. Les dispositions morales du participant lui-même n'importent pas davantage à l'efficacité du sacrement : le cachet, d'or ou de fer, posera toujours ses empreintes ; les unes seront indélébiles (Baptême, Confirmation, Ordre), les autres s'effaceront plus on

moins vite par le cours de la vie, mais pourront toujours être reproduites lorsqu'il en sera besoin.

S'il est vrai que la foi peut contredire le sens commun, il est également vrai qu'elle ne saurait contredire la conscience. Or, c'est au nom de la conscience que nous nous élevons contre cette puissance miraculeuse du prêtre. L'analogie que l'on veut établir entre le miracle cité ou tout autre miracle raconté par nos Livres saints et le miracle sacramentel est plus apparente que réelle. Le miracle scripturaire ne se produit que dans l'ordre des choses sensibles. Il est non pas un trouble, pas même une suspension, mais une combinaison imprévue des lois de la nature sensible, laquelle reste subordonnée à son créateur sans que nous connaissions exactement quelles sont les lois qui régissent cette subordination. Le miracle étonne notre esprit, il ne heurte pas notre conscience. Mais un miracle spirituel, un fait moral produit par miracle, c'est une contradiction dans les termes. Un fait n'est moral que s'il est libre; produit par miracle, c'est-à-dire par une force étrangère au sujet et irrésistible, il cesse d'être moral. Une obéissance fatale n'est pas une obéissance, une sainteté miraculeuse n'est plus une sainteté. La conscience proteste contre ces institutions qui prétendent faire des chrétiens, les mettre en état de grâce à l'aide d'une force mécanique, et fonder la plus haute moralité connue, la moralité chrétienne, sur des opérations auxquelles la conscience, l'intelligence, la volonté, la sincérité, tout le fonds moral de l'homme, peuvent n'avoir

aucune part, c'est-à-dire sur la négation même de la moralité.

On objectera peut-être : et la grâce, que devient-elle ? N'est-elle pas, elle aussi, une force divine destinée à produire en l'homme les vertus spirituelles ? L'argument qui vient d'atteindre le sacrement comme instrument de la grâce ne frappe-t-il pas cette grâce elle-même ? — Oui, sans doute, une certaine manière d'entendre la grâce, celle qui en fait une contrainte, mais non la grâce qu'a apportée Jésus-Christ et qu'a prêchée St-Paul.

Il ne rentre pas dans les limites de ce travail de rechercher la nature de la grâce, sa réalité, son principe, sa méthode, son action. Il suffit de déclarer que nous ne connaissons d'autre grâce que celle qui laisse intactes la liberté, la volonté, la responsabilité de l'homme, qui exalte les forces vives qu'il porte en lui, bien loin de les abattre ou de s'y substituer. La vie chrétienne, dont le chrétien trouve la source en dehors de lui, est pourtant sa vie propre. L'esprit peut agir sur l'esprit, l'Esprit divin sur l'esprit humain ; mais celui qui est au bénéfice de cette action spirituelle ne la subit pas passivement : quand il croit, c'est lui qui croit ; quand il veut, c'est lui qui veut ; quand il fait, c'est lui qui fait. Tout ce qui n'émane pas de lui ne lui appartient pas, est étranger à sa vie morale et par conséquent à sa vie religieuse qui en est la plus haute expression.

III. La lettre et l'esprit des Ecritures conduisent aux mêmes conclusions qu'ont fournies le bon sens et la conscience.

Reconnaissons toutefois que si l'on entend par la lettre tel ou tel passage isolé, nous ne saurions soutenir notre thèse. Au moyen de passages isolés, on peut tirer tout ce qu'on veut des Ecritures. L'histoire des sectes montre qu'il n'est pas de rêve, de bizarrerie, d'immoralité même qui n'ait trouvé quelque texte pour s'en appuyer. Nous entendons par la lettre l'enseignement direct et positif des Ecritures. L'esprit n'est au fond que la lettre bien comprise. Mais qui fixera cette exacte intelligence ? Il appartient à l'exégèse de déterminer la signification véritable des textes. Elle ne le fera pas par voie d'autorité, et il serait illusoire d'espérer qu'elle arrive jamais à clore l'ère des controverses.

Les écrivains sacrés emploient au sujet des sacrements des expressions auxquelles le protestantisme a dû plus d'une de ses dissensions. Si l'on détache des Actes ces paroles de Pierre : « Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon des péchés » (II, 38) ou cette parole répétée par Paul : « Sois baptisé et lavé de tes péchés » (XXII, 16), il est facile d'en conclure que pour les deux apôtres le baptême est, non seulement l'emblème, mais l'instrument nécessaire de la rémission des péchés. Mais si l'on replace ces textes au centre des récits qui les contiennent, si l'on n'amène le premier qu'après la componction qui a précédé, et la conversion du

cœur qui a été demandée comme condition préalable, si on rattache le second aux grandes scènes du chemin de Damas et des jours qui suivirent, — si surtout on constate que l'enseignement direct et positif des Ecritures fait dépendre la rémission des péchés de la foi en Jésus-Christ et non du baptême, par la vertu du Saint-Esprit et non par la vertu du baptême, que Jésus-Christ a prêché la rémission des péchés et n'a pas parlé du baptême, qu'il a dit à plusieurs : « tes péchés te sont pardonnés, va en paix, » et qu'il n'a pas dit : « va au baptême », — on voit aussitôt que ces textes ne peuvent pas être pris dans leur sens absolu et littéral, mais dans le sens que déterminent tous les autres textes qui les entourent. Plusieurs fois, nous voyons des hommes recevoir le pardon sans recevoir le baptême ; dans les cas cités et dans d'autres, nous les voyons recevoir le baptême après avoir reçu le pardon. Le baptême est donc le signe, non l'instrument du pardon. C'est ce qui ressort de la lettre même des Ecritures.

Que sera-ce, si nous les interrogeons dans leur ensemble en nous pénétrant de leur esprit ? La méthode de Jésus-Christ est toute morale ; il s'attache à dissiper chez ses disciples la confiance que le judaïsme leur a inspirée dans les pratiques traditionnelles et les œuvres extérieures. Le péché procède du cœur de l'homme ; rien ne souille l'homme que ce qui sort de là. La purification légale est vaine et inefficace, elle ne nettoie que les dehors de la coupe et du plat. Jésus en propose-t-il une nouvelle ? Nullement : il n'en

connait pas d'autre que la réforme de la vie et le changement du cœur. Il annonce le pardon de Dieu plus encore qu'il ne l'accorde à ceux qui sont prêts à le recevoir. C'est par la communion spirituelle avec lui que l'homme recevra toutes les grâces qu'il désire. Venez à moi ! dit-il, et le quatrième Évangile est consacré tout entier à faire ressortir quels bienfaits résultent de l'union mystique avec Jésus qui est l'union avec Dieu même. Dans ces pages si belles et si puissantes, tout est esprit et vie ; pas un mot ne se rapporte à des opérations magiques, à une force mécanique quelconque.

L'enseignement des apôtres, et spécialement de Saint-Paul n'est pas moins frappant à cet égard. Quelle est pour cet apôtre la source de toute la vie religieuse ? La foi ! et il l'oppose aux œuvres, à toutes les œuvres dont l'homme voudrait se prévaloir, (Rom. XI, 6, Tit. III, 5.) et expressément aux œuvres légales, aux observances qui sont à ses yeux pis que stériles : elles risquent de faire déchoir de la grâce (Gal. V, 4.) La foi nous sauve, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intime, de plus impalpable, de plus invisible, le fond même de l'homme moral.

Nous concluons : Que la doctrine qui fait du sacrement un instrument, et surtout un instrument nécessaire de la grâce, est un produit du développement historique de l'Eglise et n'appartient pas au christianisme primitif.

Que le sacrement ne possède en lui-même aucune vertu qui lui soit propre et par laquelle il produise la grâce ; sa seule vertu réside dans l'impression que

produit dans l'âme la vive et solennelle représentation du fait ou de l'idée qu'il rappelle.

Que l'*opus operatum* du sacrement est une doctrine funeste à la piété, non-seulement par l'illusion qu'elle entretient, mais encore et surtout parce qu'elle corrompt les âmes en leur promettant des effets de sanctification par voie miraculeuse, sans travail moral qui leur soit personnel.

Cette dernière conclusion exige une explication : Nous avons parlé de voie austère et de voie facile et nous avons signalé comme une voie facile celle que le catholicisme ouvre à ses fidèles par la doctrine des sacrements. Il n'en faut pas conclure que nous méconnaissions ce qu'il y a de profondément chrétien et de vraiment grand dans certaines âmes catholiques, dans celles que révèlent par exemple les éclats d'éloquence d'un Lacordaire ou les écrits si sereins et si élevés d'un abbé Perreyve, ou encore ces dévouements obscurs et admirables que produit dans toutes les classes la piété catholique. Assurément ces chrétiens-là ne cherchent pas les voies faciles. Mais est-ce bien le sacrement qui porte de tels fruits ? N'est-ce pas plutôt ce Cep dont le Père est le vigneron et dont eux-mêmes sont les sarments ? Entre ces chrétiens-là et les chrétiens protestants, la diversité est plus dans les théories que dans les choses. La piété, lorsqu'elle est vraie, est toujours de même nature et coule toujours de la même source. Ce que ces chrétiens croient recevoir de leurs sacrements, nous le recevons ainsi qu'eux de Celui qui répand la lumière de la vie. Ils attendent de la communion de leur Eglise

ce que produit en eux, comme en nous, la communion du Christ.

Mais le résultat réel et logique de la doctrine des sacrements est autre, et les faits qui le prouvent abondent, plus concluants que ceux que nous avons cités ; il n'est pas un ministre de l'Evangile qui n'en constate l'existence à chaque pas de son activité missionnaire. Citons-en un qui peut servir de type : Quelqu'un, après avoir lu un de ces odieux produits dits littéraires qu'on voit partout aujourd'hui, nous disait : « Il est vrai, c'est mauvais, mais il n'y a rien contre la religion ». Il est malheureusement probable que tout notre peuple catholique pris dans sa masse eût fait la même observation. On peut affirmer également qu'un tel langage est impossible dans la bouche d'un protestant : il est le fruit normal et authentique de la doctrine des sacrements. Produire la grâce dans les âmes sans le concours de ces âmes, c'est les dispenser de ce concours. Promettre un effet religieux par une pratique douée de vertu merveilleuse et sans l'intervention d'un travail moral, c'est séparer la religion de la morale. Le catholicisme le fait et c'est là surtout ce qui nous distingue de lui. Pour lui, la religion, en pratique, c'est le sacrement ; pour nous, c'est la morale.

3. — La mission de Jean-Baptiste.

L'initiateur du Baptême fut le précurseur de Jésus-Christ, Jean surnommé le Baptiste. La quinzième

année du règne de Tibère-César, Jean vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de repentance pour la rémission des péchés.

Le ministère de Jean fut de courte durée, au moins son ministère de prophète et de Baptiste. Il parut peu avant l'apparition de Jésus et, quoiqu'il ait poursuivi quelque temps son œuvre parallèlement à Jésus-Christ, il ne tarda pas à se voir arrêté par la méfiance ou la rancune d'Hérode qui le jeta en prison, et peu après le fit mettre à mort.

La mission de Jean est d'une extrême simplicité. Il est lui-même dominé par une seule pensée : annoncer la venue et le règne du Messie. Il est, selon Jean l'Évangéliste, un témoin, moins encore selon lui-même : une voix chargée de crier un message. Ce message se résume en un mot : Il en vient après moi un autre plus grand et plus puissant que moi, préparez-vous à le recevoir.

Le témoignage de Jean fut d'abord impersonnel. Il ne connaissait pas Jésus ; mais lorsque celui-ci vint lui demander le baptême, Jean le connut par révélation, et dès lors son langage se précisa et se compléta : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ; c'est bien de lui que j'ai parlé. » (Jean, I, 29, 30). A ce moment, pour les Évangélistes, son ministère est terminé. En fait, Jean le prolongea quelque temps encore et ne l'interrompit que lorsqu'il y fut contraint par la violence. En poursuivant son œuvre côte à côte avec Jésus, Jean a-t-il démenti aucune des prémisses qu'il avait posées en la commençant ? Non ! car dans sa pensée, la manifestation du

Messie dans sa puissance devait en marquer le terme normal, et Jésus, soit hésitation, soit prudence, soit que son heure ne fût pas encore venue, tardait à se révéler et ne prêchait pas autrement que Jean : le royaume des Cieux est proche. En réalité, il se poursuit encore à travers les âges, il a sa place marquée et nécessaire au seuil de l'Eglise de tous les temps, ce ministère préparateur qui prêche la repentance et proclame les conditions auxquelles est subordonné l'établissement du règne de Dieu ; il ne saurait jamais finir dans ce monde de péché, non plus que le Baptême dans lequel il se résume et par lequel il se figure.

Jean est un prophète de l'Ancien Testament suscité pour en marquer la clôture. Il a les caractères de ce milieu et de cette date. L'objet de la prophétie est le même pour lui que pour ses devanciers : c'est le Messie. Seulement, à l'heure où il paraît, ce qui était l'avenir pour les autres est pour lui le présent, et la prophétie se transforme en affirmation, en témoignage : il ne prophétise plus, il constate. Mais Jean ne dépasse pas le point de vue de ses prédécesseurs. Il montre l'imminence de sa réalisation, il proclame cette réalisation lorsqu'elle est accomplie, il ne va pas au-delà. Le Messie qu'il attend est un roi d'Israel, puissant, libérateur et juste. Il sait que sa venue doit être en bénédiction à toute la terre. Il sait sans aucun doute que ce serviteur de l'Eternel doit avoir un double aspect, celui de roi glorieux, et celui d'ouvrier d'une tâche douloureuse. Mais il n'arrive pas à concilier ces vues contradictoires. Nul, semble-t-il, n'eût

pu y parvenir. L'événement seul devait fournir la conciliation cherchée. Avant l'événement elle était introuvable, et de là sont venus les doutes qui assiégèrent Jean dans sa prison. Un Messie méconnu ! un roi sans puissance ! un Fils de Dieu sans gloire ! cela l'étonne et le trouble. Mais ce juste a du moins saisi le caractère essentiel du règne auquel il se dévoue : c'est un règne de justice et de sainteté ; l'iniquité va être extirpée, un peuple vraiment saint va être réuni sous le sceptre du Christ. « La cognée est déjà mise à la racine des arbres, tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu.... Il a son van dans sa main, il purifiera entièrement son aire, il brûlera la balle. » Voilà l'office du justicier. « Il vous baptisera du St-Esprit, il amassera son froment dans le grenier. » Voilà le règne de la sainteté, le règne de Dieu.

Si Jean n'a pas pénétré toute l'économie du plan de Dieu dans le ministère de Jésus-Christ, il en a parfaitement saisi le caractère essentiellement moral, et cela nous fait comprendre l'intention qui l'a guidé dans l'institution du Baptême et la signification qu'il lui a donnée. L'ancien peuple de Dieu au col roide et au cœur indocile a fait son temps. Dans le royaume de la sainteté, rien d'impur n'entrera. Pourtant, il y a place encore pour les compassions infinies du Dieu miséricordieux, autrement qui pourrait être sauvé ? Que ceux qui sont souillés songent donc à devenir purs s'ils veulent être incorporés au nouveau peuple de Dieu ! Devenir purs ! C'est le désir que le prophète fait naître, l'âpre besoin qu'il éveille, bien qu'il ne

puisse le satisfaire. Un autre y pourvoiera. C'est de cet autre qu'il faut attendre le renouvellement de l'esprit, le baptême intérieur. Qu'on se prépare par le repentir à recevoir celui qui va venir ! De là, le Baptême de repentance, à la fois grand et stérile : grand parce qu'il est une promesse, stérile parce qu'il n'est qu'une promesse et ne réalise pas ce qu'il annonce. Il est admirable de voir avec quel soin le Précurseur prémunit ses disciples contre toute méprise ; il abaisse son œuvre en même temps qu'il abaisse sa personne : je ne vous donne rien, de même que je ne suis rien ; il vient après moi, celui qui baptise du St-Esprit (Jean, I, 26, 33 ; Math., III, 11). Toute la prédication de Jean-Baptiste prend corps et parle aux yeux dans ce symbole.

4. — Le Baptême.

Jean n'est pas un créateur : il remplit une période de transition, rôle ingrat entre tous qui consiste à ébranler l'ancien ordre de choses sans le renverser, à annoncer l'ordre nouveau sans concourir à son établissement. Il a pourtant créé une chose nouvelle, le Baptême, et une chose si bien conçue, si parlante, si expressive, si vraie, si bien adaptée à son but, que contre son attente, elle lui a survécu et subsiste encore. Elle lui fut donnée par révélation (Jean I, 33.) Peut-être cette révélation se fit-elle jour dans son esprit par la méditation de certains passages des

prophètes : « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés, je mettrai mon esprit en vous. » (Ezech. XXXVI, 25, 27.)

Ce fut un acte véritablement audacieux de la part de Jean d'oser établir ce symbole sans précédent. Une telle hardiesse pouvait peut-être être permise à un prophète, bien que depuis Moïse aucun prophète ne l'eût jamais eue ; mais il était généralement admis que le Christ seul pourrait se la permettre. (Jean I, 25). Sans dénoncer absolument une rupture déclarée avec le régime théocratique, Jean par son baptême s'en distinguait, s'il ne s'en séparait pas.

Il existait parmi les Juifs au temps de Jean-Baptiste bien des prescriptions et des usages qui eussent pu difficilement être rattachés à un texte formel de la loi de Moïse ; ils n'en étaient pourtant que l'application rigoureuse. Les purifications minutieuses, les ablutions incessantes, le corban, le sabbatisme rigide, étaient des pratiques religieuses relativement récentes et imputables à l'esprit formaliste et souvent hypocrite des Pharisiens. Mais toutes ces choses découlaient naturellement de la Loi. Le Baptême au contraire était un signe nouveau, original ; loin d'être une application de la loi, il en était la contradiction, il la taxait d'insuffisance, il y ajoutait, il la complétait ; disons mieux : il la remplaçait.

Jean ne l'emprunta à personne. Son baptême n'a qu'une analogie lointaine soit avec les ablutions quotidiennes des Esséniens, soit avec la purification que devaient subir les prosélytes de la justice avant d'être admis à manger la Pâque. Il lui appartient bien tout entier.

D'une manière générale, le Baptême est une ablution, et par là il se relie à toutes les lustrations employées comme moyen de purification par la plupart des religions anciennes. Mais il a des caractères qui le distinguent nettement de toutes les autres : les plus marqués sont qu'il est universel, établi pour tous, pour les purs comme pour les impurs, et qu'il est unique pour chaque personne, il ne se renouvelle pas. De là naissent deux conséquences qui font du baptême une purification d'un genre tout nouveau.

1. Toutes les ablutions prescrites par la loi ou introduites par la tradition visaient des souillures spéciales contractées par contact, par maladie ou autrement. Elles étaient réputées enlever ces souillures et replacer le purifié dans son état régulier tel qu'il le possédait avant d'avoir contracté sa souillure. Elles avaient bien, comme symboles, une signification morale, mais elles n'engageaient pas nécessairement la conscience. Leur portée était toute extérieure : un homme a touché un mort ; il est souillé alors même qu'il a rempli un devoir en le touchant ; sa conscience l'approuve loin de le condamner et la conscience de tous est d'accord avec la sienne. Pourtant il est souillé : sa souillure est conventionnelle, légale ; elle n'est pas réelle. Il se purifie, non pour apaiser sa conscience, mais pour satisfaire à la loi. — Le Baptême, au contraire, vise l'homme lui-même, fût-il légalement pur et n'eût-il contracté aucune souillure spéciale. Il le déclare impur et le contraint à se reconnaître tel. La souillure dont il est atteint n'est

pas conventionnelle, elle est réelle et profonde ; elle n'est pas accidentelle, elle est fondamentale et constante ; elle ne résulte pas d'une rencontre, d'un contact, d'une relation avec les choses ; elle est en lui-même, elle réside dans sa nature intime, elle constitue son état actuel. « Vous qui êtes mauvais, » dira Jésus-Christ à tous les hommes. C'est ce que leur dit à sa manière le baptême de Jean. Aussi, est-il établi pour tous. Le Pharisien vertueux et honoré, aussi bien que le péager, prévaricateur et méprisé, doit courber son front et subir le contact de cette eau lustrale qui proclame leur commune indignité ; il doit se reconnaître atteint comme lui de cette maladie universelle qui s'appelle le péché. Là est une des idées essentielles du Baptême. Il proclame que tout être humain a besoin de purification.

2° Une seconde idée non moins essentielle résulte de l'unique application du Baptême à chaque personne. Les autres purifications n'ont qu'un effet momentané et doivent être renouvelées à chaque occasion qui les rend nécessaires ; celle-ci a un effet définitif et permanent. Les premières produisent une pureté temporaire qui est à la merci du premier accident, celle-ci produit une pureté durable que rien ne peut plus remettre en question. C'est que les premières s'appliquent à tel ou tel détail de la vie extérieure, la dernière à la source même d'où procède la vie, à l'homme intérieur, au cœur. Elle contient donc toutes les autres, les rassemble en une seule, se substitue à elles et les remplace parce qu'elle les rend inutiles et

sans objet. De même que l'application du baptême à tous les hommes constate que tous sont en état de péché, l'unique application du baptême à chaque homme lui assure un état nouveau qui sera l'état de grâce. Cette expression est fort usitée dans le catholicisme qui y attache des idées superstitieuses. Il croit produire cet état de grâce artificiellement par le sacrement et le réduit ainsi à n'être qu'une illusion. Mais cet état peut être une réalité. C'est ici le lieu de dire ce que nous entendons par la purification véritable, celle que nous enseigne Jésus-Christ.

La purification chrétienne, le pardon de Dieu, la réconciliation avec Dieu, tous ces divers mots expriment un état du fidèle et non la transmission d'une chose qui serait versée du dehors au dedans de lui. Aussi voyons-nous Jésus déclarer le pardon de Dieu et non le donner : ceux auxquels il parle le possèdent déjà, il leur en donne simplement l'assurance. « Va en paix. — Tes péchés te sont pardonnés. — Il lui a été beaucoup pardonné parcequ'elle a beaucoup aimé ». (Luc VII, 47-50). Non pas que l'amour de cette femme, non plus que les œuvres de toute autre personne, soit une sorte de monnaie en échange de laquelle le pardon lui est accordé. De tels échanges ne se font pas avec Dieu. Cette femme est dans une situation d'esprit et de cœur qui amène inévitablement le pardon de Dieu. Ce pardon est une résultante. L'état immuable de Dieu qui est la miséricorde dans la sainteté, et l'état nouveau de cette âme qui est la docilité dans l'amour se rencontrent dans une sainte harmonie et s'unissent. Il est impossible qu'ils ne s'unissent pas

comme il est impossible que les trois hauteurs d'un triangle suffisamment prolongées ne se rencontrent pas en un point commun. Nous n'avons pas à rechercher quel est le rôle de la grâce dans cette transformation du pécheur ; nous en constatons l'effet. C'est l'état de grâce : l'état de grâce en Dieu, qui se communique, l'état de grâce en l'homme qui reçoit le pardon. Il est aussi impossible que Dieu accorde le pardon à qui n'est pas en cet état, qu'il est impossible qu'il le refuse à qui s'y trouve.

Le Baptême figure l'état de grâce en même temps que l'état de péché.

Seulement, qu'on veuille bien le remarquer, de ces deux états Jean présente l'un comme un fait, l'autre comme une promesse ; l'un est actuel, l'autre est prochain mais futur. Bien loin de songer à réaliser la purification par son baptême, Jean déclare que cette purification dépend d'un autre. Son ministère à lui reste en-deçà. Un plus puissant que lui accomplira ce qu'il se borne à annoncer. Lui, il baptise d'eau, celui qui vient après lui baptisera du St-Esprit. Alors les fidèles posséderont en fait ce dont il ne peut leur offrir que la figure.

Le Baptême est donc une institution préparatoire. Il a pour but d'exciter le besoin du pardon en éveillant le sentiment du péché. Il fait plus : à ce besoin, il promet de répondre. L'antagonisme entre le péché qui sépare l'homme de Dieu et le soupir moral qui le ramène vers Dieu, Jean l'exaspère, Jésus-Christ l'apaisera : le baptême en contient l'assurance.

Nous avons exposé les deux idées essentielles qui

sont renfermées dans le Baptême. Notons encore quelques traits accessoires.

Le Baptême assigne à l'impétrant une attitude passive. Celui-ci ne se purifie pas lui-même, il ne prend pas le Baptême, il le reçoit. Vis à vis de la grâce que figure le Baptême, il est passif. En effet que peut-il faire autre chose que l'attendre ? Elle se prépare pour lui et sans lui, elle lui est promise et en quelque sorte garantie, mais elle n'est pas encore donnée. A la vérité la passivité du sujet n'est pas entière : le pécheur confesse son péché. Mais la repentance qu'il éprouve n'est pas figurée par le Baptême dont le sens précis est celui-ci : Il y a en toi un péché à ôter ; il y aura pour toi une grâce qui l'ôtera. Tout autre sera le symbole sous lequel Jésus représentera sa propre doctrine : « Prenez, mangez ; prenez, buvez. » Là, l'homme est appelé à toute l'activité morale dont il est capable : « J'ai fait pour vous tout ce qui m'incombe dans l'œuvre de votre relèvement ; à vous maintenant de vous approprier, de vous assimiler mon bienfait. »

A l'idée d'une purification morale s'ajoutait l'idée d'une purification physique. « Jean, dit l'historien Josèphe, exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, et à recevoir le baptême après s'être rendus agréables à Dieu, en ne se contentant pas de ne point commettre quelques péchés, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme » (Hist. des Juifs, liv. XVIII, chap. VIII.) Cette idée n'est pas exprimée dans les Evangiles qui ne relèvent que la signification religieuse du symbole. Mais

on en trouve quelques traces dans le Nouveau Testament. L'auteur de l'épître aux Hébreux y fait allusion lorsqu'il recommande de s'approcher de Dieu, le corps lavé d'une eau pure. (Héb. X, 22.) St-Pierre parle aussi d'un Baptême qui ôte les souillures du corps. (1 Pierre III, 21.)

Enfin il faut encore voir dans le Baptême une sorte de lien d'association religieuse entre ceux qui s'unissaient à l'attente du précurseur. Ils devenaient en commun les disciples du maître auquel ils se ralliaient et celui-ci en formait ainsi « non une communauté fermée, mais une sorte de sainte confrérie une élite de vrais Israélites résolus à travailler, en commençant par eux-mêmes, au réveil moral et religieux de la nation. » (Chastel, Hist. du Christ^{me}, Introduction.)

En inaugurant le Baptême, Jean ne pensait pas instituer un rite permanent. Il croyait faire une œuvre provisoire qui disparaîtrait devant l'œuvre plus haute et plus profonde que le Sauveur allait accomplir. Quel besoin est-il du baptême d'eau quand vient le baptême d'esprit ? Chaque fois que Jean parle de son baptême, il en limite la durée à son propre ministère : Pour moi je baptise d'eau, mais celui qui vient après moi baptise du Saint-Esprit. L'antithèse des deux époques est accentuée par l'antithèse des deux fonctions. Jean semble bien dire : Celui auquel je rends témoignage ne baptise pas d'eau comme moi ; et Jésus a confirmé par son attitude cette interprétation du langage de Jean : il n'a pas baptisé d'eau.

Toutefois, Jean se trompait en un point : Si le règne

de Jésus-Christ se fût établi de la manière qu'il prévoyait sans doute, avec éclat, par un acte d'autorité qui eût supprimé toute injustice et n'eût laissé subsister que des justes, le baptême de Jean eût disparu. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est sans éclat, peu à peu, par une propagation lente, par un progrès continu que le règne de Jésus-Christ s'établit ici-bas. Il réclame encore des pionniers qui lui préparent les voies parmi les nations. Le rôle de Jean-Baptiste n'est pas fini : son baptême le remplit pour lui. Les apôtres de la bonne nouvelle assument aujourd'hui les deux fonctions de Jean et de Jésus. Ils disent à tour de rôle et selon les circonstances : « Le règne de Dieu est proche », ou bien « le règne de Dieu est au dedans de vous ». Porteurs des symboles de leur double mission, aux uns ils administrent le Baptême, aux autres ils distribuent la sainte Cène.

Nous devons dire un mot des formes du baptême : Aspersión ou immersion. Cette question minime a été en divers temps et est encore de nos jours considérée par plusieurs comme ayant une importance capitale. Il est universellement admis que Jean et les apôtres ont baptisé par immersion et il y a quelque témérité à oser contredire l'opinion générale. Qu'on nous pardonne notre hardiesse : nous ne saurions nous y rallier. L'immersion totale des baptistes modernes soulève des questions de décence et de toilette aussi délicates en Judée que chez nous et au I^{er} siècle qu'au XIX^e. Elles rendent très difficile de l'admettre même sur les bords du Jourdain, sous le ciel oriental, en

plein désert et avec le vêtement antique. C'étaient souvent de grandes foules, hommes et femmes, qui venaient demander le baptême. Quiconque a vu l'opération compliquée et bizarre d'un baptême par immersion ne peut plus se représenter ni l'austère solitaire du désert de Judée prenant dans ses bras les hommes et les femmes pour les plonger dans le Jourdain, ni ces malheureux sortant de l'eau purifiés et ruisse-lants pour aller faire des changements de costume sous les broussailles du rivage. La difficulté devient impossibilité quand on se transporte à Jérusalem ou dans la prison de Philippes ou ailleurs encore. Le sens original du mot n'apporte pas une preuve suffisante et le silence des Ecritures à ce sujet nous autorise à tenir ce mode du baptême pour une invention plus tardive. On sait ce qui l'a fait imaginer : c'est une image de Saint-Paul (Rom. VI, 5). On a voulu figurer par l'immersion l'ensevelissement avec Christ, l'engloutissement dans la mort, puis la résurrection par Christ, l'émergence hors du sépulcre. Jean n'a pu concevoir une telle pensée. Nous ignorons à quelle date cet usage a pris naissance. Il ne paraît pas que l'Eglise des premiers siècles l'ait connu ; les baptistères construits par elle et dont plusieurs existent encore ne se prêtent pas, par leur profondeur, à l'immersion totale ; l'eau était positivement versée sur la tête des néophytes (E. Lichtenberger. *Encycl. des sc. relig. art. Baptistère*). Jean Baptiste ne l'a certainement pas pratiquée. Par contre la descente du baptiste et du baptisé dans le fleuve est certaine, jusqu'à quel point ? nous l'ignorons. Ce qui paraît probable c'est que

tandis que les deux acteurs de la scène religieuse du baptême, debout dans le fleuve, étaient unis dans un même sentiment d'humiliation et de prière, le prophète puisait un peu d'eau avec la main et la versait sur la tête du pénitent. Les Evangiles ne nous disent rien ni du mode ni de la formule probablement très variés du baptême de Jean.

Après avoir exposé les faits et nous être efforcé de les comprendre, nous pouvons essayer de formuler la doctrine du baptême en posant dès l'abord cette règle absolue : Jean n'a pu figurer que ses propres pensées, et toute vue qui dépasse les limites de sa prédication est étrangère à cette institution. Nous ne contestons pas qu'un Symbole puisse se développer et s'enrichir, à la condition de ne pas contredire les principes qui l'ont inspiré à son origine ; il faut toujours pouvoir le ramener à son point de départ et constater qu'il se demeure fidèle à lui-même.

Le Baptême est un symbole de purification.

Il proclame que la souillure dont l'homme a besoin d'être purifié est fondamentale et non accidentelle. Tout homme la porte en soi.

Il est proposé à tous, parce que tous en ont un égal besoin.

Il ne réalise pas la purification qu'il figure.

Il prépare les voies au véritable purificateur qui seul enlèvera la souillure, par l'esprit non par l'eau.

Il exprime une promesse de la part de Dieu.

Il est applicable, non à ceux qui sont entrés dans le royaume de Dieu, mais à ceux qui sont appelés ou qui aspirent à y entrer.

5. — Jésus-Christ et le Baptême.

L'enseignement de Jésus-Christ sur le Baptême est trop facile à résumer. A part Mathieu XXVIII, 19 et Actes I, 5 qui se rapportent peut-être à une même circonstance, Jésus n'a jamais parlé du baptême en lui-même, n'y a pas fait une allusion pendant toute la durée de son ministère. Il a reçu le baptême de Jean. Il a dit un jour au peuple à propos de Jean : « Tout le peuple qui l'a écouté, ainsi que les Publicains, ont rendu justice à Dieu en se faisant baptiser du baptême de Jean, au lieu que les Pharisiens et les Docteurs de la Loi, en ne se faisant pas baptiser par lui, ont fait échouer pour eux-mêmes le plan de Dieu. » (Luc VII, 29, 30.) — Une autre fois il a répondu aux questions captieuses des chefs des Juifs par cette autre question embarrassante pour eux : « Le baptême de Jean venait-il de Dieu ou des hommes ? » (Luc XX, 4.) Dans les deux cas, les mots « le baptême de Jean » désignent toute la prédication, toute la mission de Jean-Baptiste. C'est tout, et c'est peu.

Nous avons dit : pas même une allusion. Pourtant on en cite une, Jean III. 5 : « Si quelqu'un ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Est-ce une allusion au baptême ? Cette explication semble la plus simple et la plus naturelle, elle ne nous paraît pas probable. On ne peut pas prouver une intention non exprimée. Nous nous bor-

nous à constater que l'emploi de l'eau comme symbole de purification est étranger au langage de Jésus-Christ. Les synoptiques n'en mentionnent pas un exemple. Le quatrième évangile rapporte plusieurs paroles de Jésus dans lesquelles l'eau est prise pour emblème. Mais cet emblème est tout différent. L'eau est un agent intérieur qui s'absorbe et s'assimile, c'est l'eau vive qui apaise la soif et l'éteint à jamais, (Jean IV, 10 ; VII, 37). Lorsque Jésus souille de boue les yeux de l'aveugle-né et l'envoie se laver au réservoir de Siloé, il ne paraît pas songer au baptême ; et lorsqu'au dernier souper, il lave les pieds de ses disciples et dit à Pierre : celui qui est lavé n'a besoin que de laver ses pieds pour être entièrement pur, il ne le paraît pas davantage. L'emblème de l'eau purificatrice s'efface dans cette scène et disparaît devant la grande leçon que Jésus s'est proposé de donner à ses disciples.

Nous concluons que depuis son baptême jusqu'à son ascension, Jésus n'a jamais parlé du baptême.

Il ne l'a pas davantage pratiqué.

L'auteur du quatrième évangile en faisant la remarque du chapitre IV, 2 ne se propose pas simplement de rectifier un *lapsus* échappé à sa plume au verset 22 du chapitre précédent, il entend constater un fait qui a pour lui une certaine importance : Jésus ne baptisait pas ; ses disciples seuls baptisaient.

On a donné plusieurs raisons de l'abstention de Jésus à l'endroit du baptême. En voici deux, dont la première nous semble entièrement inexacte, la se-

conde exacte, mais incomplète. « En abandonnant le baptême d'eau aux apôtres, et rendant ce rit indépendant de sa personne, il en garantissait le maintien dans son Eglise après son départ. » (Godet, Comment. sur le texte cité.) Il semble qu'au contraire il en eût mieux garanti le maintien en le pratiquant. Son exemple eût été décisif. Jésus en baptisant se fût approprié ce rite. Il ne l'a pas fait ; il a fait autre chose, il a institué un autre symbole, celui de la Sainte Cène, et n'a pas craint, en le pratiquant lui-même, d'en compromettre le maintien dans l'Eglise.

La seconde raison est plus juste : « Il ne baptisait pas précisément parce qu'il était le Seigneur, et que, comme tel, il se réservait le baptême d'Esprit. » (Godet, Comment. sur le texte cité). C'est là la vraie raison, mais il convient de l'accentuer davantage : Jésus ne baptisait pas parce que le baptême ne lui appartient pas, parce que le baptême représente un ordre de choses qu'il a dépassé, parce qu'il apporte, lui, autre chose et mieux que ce que représente le baptême, parce que, lorsqu'il voudra figurer par un symbole l'œuvre intérieure qu'il vient accomplir, il lui en faudra un autre d'une nature différente et figurant le travail d'assimilation personnelle que chacun est invité à entreprendre sur soi-même. L'emblème de l'eau, agent extérieur de purification, n'est pas son emblème ; non seulement il l'évite, mais il se plaît à le contredire (Math., XV, 20 ; XXIII, 25, 27 ; Luc, XI, 38, 39) ; l'eau pour lui, lorsqu'il la prend pour emblème, est un élément qui s'absorbe, qui agit au dedans, apaise et éteint la soif.

Pourtant il reste vrai que les disciples de Jésus ont baptisé sous ses yeux, et on ne peut admettre qu'ils l'aient fait sans son approbation. Peut-être l'ont-ils fait sans son ordre. Nous avons les récits de deux missions organisées par Jésus (Luc, IX, 1-6 ; X, 1-20), et les instructions qu'il donne à ses disciples en les envoyant évangéliser. Il entre dans de nombreux détails matériels, mais il ne commande pas de baptiser d'eau ou d'oinde d'huile. Les disciples pratiquèrent ce dernier rite (Marc, VI, 13) et peut-être le premier. Quelques-uns étaient anciens disciples de Jean, ils avaient baptisé avec lui et ils étaient naturellement conduits à figurer par le même signe la prédication de Jésus identique dans les premiers temps à celle de Jean. Plusieurs semblent aussi avoir obéi à une préoccupation que Jésus n'eut jamais, et que leur inspirait peut-être un sentiment inconscient de jalousie : ils voulaient rallier autour de leur maître le plus grand nombre possible de disciples. Quoi qu'il en soit, le baptême s'adaptait parfaitement à l'œuvre des premiers jours du ministère de Jésus-Christ, et les disciples, en annonçant l'approche du règne de Dieu, ne pouvaient offrir mieux aux âmes touchées par leur parole que ce signe d'une prochaine rédemption. L'action des disciples, rapprochée de l'abstention de Jésus, appuie la doctrine du baptême que nous essayons d'établir.

Nous allons voir la même doctrine sortir de la conciliation, autrement malaisée, de Math. XXVIII, 19, et de Actes I, 5.

Dans les entretiens que Jésus eut avec ses disciples

pendant les quarante jours qui s'écoulèrent entre sa résurrection et son ascension, il mentionna le Baptême. Ses paroles sont rapportées par Matthieu et par Luc. Nous écartons le passage parallèle de Marc certainement inauthentique. D'après Luc, Jésus conserve dans ses dernières instructions la position qu'il a prise vis-à-vis du baptême d'eau pendant tout le cours de son ministère. Celui-ci reste le baptême de Jean. Jésus l'écarte purement et simplement : Jean a baptisé d'eau, vous allez être, selon ma promesse, baptisés du St-Esprit (Actes I, 4, 5). » D'après Matthieu, Jésus donne au baptême d'eau la sanction d'une solennelle promulgation. En réservant tous les droits de la critique, nous pensons qu'on peut admettre dans son ensemble le témoignage de Matthieu à la condition de le concilier avec celui de Luc qui tire une autorité redoublée de son accord avec tout le passé. Selon le premier évangile Jésus parle à ses disciples du baptême d'eau pour leur recommander d'en faire usage dans leur œuvre d'évangélisation. Seulement, il ne s'approprie pas le baptême, il ne crée pas non plus un baptême nouveau. Le Baptême reste l'emblème d'une dispensation préparatoire, et par conséquent d'une situation religieuse provisoire, antérieure à la connaissance personnelle et vivante de Jésus-Christ. Une dispensation préparatoire a paru nécessaire dans le cours des temps, elle ne sera pas moins utile dans le cours d'une vie individuelle. Comme il y a eu un moment dans l'histoire où le règne de Dieu était près de s'établir dans le monde, il y a aussi un moment dans le développement

religieux d'une âme où le règne de Dieu est près de commencer en elle. A cet état correspond le baptême. Le ministère de Jean-Baptiste doit se continuer par les apôtres de Jésus-Christ. Comme Jean, ils prêcheront l'approche du règne de Dieu, la préparation de ses voies, la repentance ; comme lui ils baptiseront, en vue de la foi en Jésus-Christ, par le moyen duquel seul est obtenue la rémission des péchés.

Du reste, il nous paraît évident que le point essentiel du commandement de Jésus, rapporté par Matthieu (XXVIII, 19) est exprimé par l'impératif : « Instruisez toutes les nations », et que la mention du baptême n'arrive que d'une manière incidente. Le commandement porte sur l'objet et le but de la mission, non sur sa méthode.

Nous venons d'établir le fait qui domine toute notre étude et sert de base à notre doctrine du baptême. Entre Jean-Baptiste qui institue le Baptême et les apôtres qui en continuent la pratique, nous constatons le silence et l'abstention de Jésus. Or, le fondateur du christianisme, c'est Jésus-Christ et nul autre. Les apôtres nous ont fait connaître Jésus-Christ, et nous acceptons le témoignage qu'ils nous en rendent parce que ce témoignage est à nos yeux sincère et compétent, et qu'en outre il est concordant dans son ensemble. Mais nous plaçons le maître à une hauteur infiniment élevée au-dessus du plus grand d'entre eux, et nous ne saurions considérer comme appartenant à la substance du christianisme ce qu'il n'a ni enseigné ni pratiqué. Le silence et l'abstention de Jésus

à l'endroit du baptême nous permettent de formuler l'assertion principale de cette thèse: *Il n'y a pas, à proprement parler, de baptême chrétien.* Le Baptême sous l'économie chrétienne symbolise la continuation toujours nécessaire, et par conséquent légitime du ministère préparatoire de Jean-Baptiste. Sa place est au seuil de l'Eglise, aussi près qu'on voudra de ce seuil, mais en dehors.

6. — Les Apôtres et le Baptême.

Il est inutile de nous appesantir sur les faits. Ils sont simples, peu nombreux, brièvement racontés. Les apôtres ont baptisé. Les Actes en rapportent neuf exemples : les 3,000 de la Pentecôte (II), les Samaritains et parmi eux Simon le Magicien (VIII), l'eunuque (VIII), Paul (IX), Corneille et ses amis (X), Lydie et sa famille (XVI), le geôlier de Philippes et tous les siens (XVI), Crispe avec sa maison et plusieurs autres Corinthiens (XVIII), douze disciples de Jean à Ephèse (XIX). Les baptisés sont des prosélytes adultes et adhérents à la nouvelle foi. Dans deux circonstances, la famille entière est baptisée avec la personne nommément désignée comme croyante.

Deux faits nous opposent des difficultés que nous ne savons pas résoudre ; un de ceux que nous venons de rappeler et un autre mentionné 1 Cor. XV, 29. A Ephèse, selon la traduction ordinairement admise,

douze disciples sont baptisés en présence de Paul quoiqu'ils eussent déjà reçu le baptême de Jean. Il y aurait donc eu deux baptêmes d'eau ? A Corinthe, l'usage existait de baptiser pour les morts. Le baptême aurait donc de tout autres effets que ceux que nous avons admis ? Nous n'acceptons ni l'une ni l'autre de ces deux conséquences, et nous passons outre sans nous laisser arrêter par des textes dont l'obscurité est généralement reconnue par les commentateurs.

Le dernier (1 Cor. XV, 29 « ceux qui sont baptisés pour les morts ») est absolument inexplicable. Fait-il allusion à un usage du baptême connu sans doute des premiers lecteurs de l'épître, mais de nous inconnu ? Les Corinthiens se faisaient-ils administrer le baptême *au profit de morts* (parents ou amis) qui n'avaient pu le recevoir de leur vivant ? Nous ne le pensons pas. — Se faisait-on baptiser *sur* les morts, sur les tombeaux des chrétiens, spécialement des martyrs ? Le texte permet cette traduction, mais nous ne saurions l'adopter. — S'agit-il de ceux qui étaient baptisés à l'article de la mort ? Le baptême leur aurait été administré en vue des morts, pour aller vers les morts ? Nous doutons que le texte autorise cette traduction bien que Calvin l'admette. — Saint-Paul vise-t-il ici « la fin universelle du baptême ; car l'utilité du baptême n'est pas en cette vie » ? Calvin l'avait d'abord pensé, puis il rejeta cette explication comme trop subtile. Entre toutes ces interprétations et d'autres plus nombreuses encore, nous nous croyons autorisé à ne pas choisir. Il faut savoir dire : je ne sais pas.

Le récit contenu Actes XIX, 1-7 offre des difficultés d'une autre nature mais non moins grandes. C'est l'unique exemple d'un baptême réitéré et l'exemple est douteux : la phrase est construite de telle sorte qu'il n'est pas bien certain que le baptême ait été réitéré en effet ; il nous paraît probable qu'il ne l'a pas été. Il semble que si Paul avait voulu administrer un second baptême il aurait fait ressortir entre l'ancien et le nouveau la divergence de leurs formules : au contraire, il constate leur parfaite identité. Nous sommes portés à croire que les douze disciples ne furent pas rebaptisés, que les versets 4 et 5 résument l'allocution de Paul et se rapportent tous deux au baptême administré par Jean-Baptiste, le v^t 4 décrivant l'attitude du prédicateur, le v^t 5 celle de ses auditeurs. Les deux particules *μεν* et *δὲ* sont mises en parallèle selon l'usage de la langue grecque, les deux verbes *ἐβαπτίσας*, *ἐβαπτίσθησαν* sont au même temps du même mode, l'un à l'actif, l'autre au passif ; la phrase paraît régulièrement construite et la suite des idées bien liée. Nous traduirions comme suit : « (2) Paul leur dit : Avez-vous reçu le St-Esprit quand vous avez cru ? — Ils lui dirent : Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un St-Esprit. — (3) Il leur dit alors : De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? — Ils lui dirent : Du baptême de Jean. — (4) Mais Paul leur dit : *Jean a baptisé du baptême de la repentance en disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus-Christ* (5) *et c'est au nom du Seigneur Jésus que furent baptisés ceux qui*

l'ouïrent. (6) Alors Paul leur ayant imposé les mains le St-Esprit vint sur eux. » Le sens de l'allocution de Paul est celui-ci : « Vous avez mal compris votre baptême ; Jean baptisait au nom de Jésus Christ, au nom de celui qui baptise du St-Esprit. C'est là le baptême qu'ont reçu tous les disciples de Jean et que vous avez reçu vous-mêmes. » Alors sans les baptiser de nouveau, il leur impose les mains et leur confère le St-Esprit. Nous n'ignorons pas que cette construction n'est pas généralement admise et nous n'entendons pas résoudre ce problème grammatical. Si la construction que nous proposons était jugée correcte, ce texte apporterait à notre doctrine du baptême la plus éclatante confirmation. Mais nous ne l'invoquons point et nous nous fondons sur les obscurités que le récit renferme, pour l'écarter du débat.

Dans les discours de Paul rapportés au livre des Actes, nous trouvons deux fois la mention du baptême :

Dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, il rappelle l'institution du baptême et la rapporte à Jean : « Avant que Jésus ait paru, Jean avait prêché le baptême de repentance à tout le peuple d'Israël. » (XIII, 24).

Paul, arrêté à Jérusalem et racontant au peuple sa conversion rapporte ainsi la parole qu'Ananias lui adressa à Damas : Lève-toi, sois baptisé et lavé de tes péchés après avoir invoqué le nom du Seigneur. (XII, 16) « Il semble qu'en cette façon de parler il

est plus attribué à l'élément extérieur et corruptible qu'il n'est raisonnable » et nous disons avec Calvin : « Certes, vu que nos offenses ne peuvent être lavées que par le sang de Jésus-Christ, et comme, par l'arrosement d'iceluy, le St-Esprit nous lave tous les jours par foi, cet honneur ne peut être transféré au signe de l'eau sans faire grand outrage au Seigneur Jésus et au St-Esprit. » Calvin cherche à déterminer quelle est, dans la justification du pécheur, la part de chaque chose : le sang de Jésus-Christ, le Saint-Esprit, le Baptême. L'auteur de la rémission des péchés est le Père céleste ; la cause matérielle est le sang du Fils de Dieu ; quant à la cause formelle « le Saint-Esprit tient le premier lieu, tant y a toutefois qu'avec cela il y a l'instrument inférieur, à savoir la prédication de l'Evangile et le Baptême.... Dieu veut que le signe soit un aide à notre infirmité. En tant donc que le baptême aide notre foi à ce qu'elle reçoive la rémission des péchés par le seul sang de Jésus-Christ, il est appelé le lavement de l'âme. Ainsi le lavement duquel saint Luc fait mention ne dénote point la cause, mais il se rapporte au sentiment qu'en a eu Paul, lequel après avoir reçu le signe a mieux connu que ses péchés étaient effacés. » (Calvin, Comment sur le texte cité.) Nous nous rallions à cette dernière pensée. Rejetant *à priori* toute vertu mystérieuse du baptême, nous voyons son efficace dans l'impression qu'il a produite sur l'esprit du baptisé.

Nous relevons dans les Epîtres de Paul dix passages dans lesquels il est fait mention du baptême ou allu-

sion à ce rite. Nous en avons déjà étudié un (I Cor; XV, 29) nous n'y reviendrons pas. Deux autres expriment la même pensée que Actes XXII, 16, ce sont les suivants :

Eph. V, 26 : Christ s'est donné lui-même pour l'Eglise afin de la sanctifier après l'avoir purifiée par le lavage de l'eau dans la parole.

Tite III, 5 : Dieu nous a sauvé selon sa miséricorde, par un lavage de régénération et un renouvellement d'Esprit-Saint.

Nous renvoyons à ce que nous avons dit ci-dessus.

Il en reste sept que nous examinerons sommairement en les groupant selon leurs ressemblances.

Mais il faut auparavant rappeler un fait qu'il importe de ne pas perdre de vue : c'est qu'à la suite de l'émoi causé dans le peuple par Jean-Baptiste, le mot *baptême* acquit dans le langage ordinaire un sens conventionnel et métaphorique facile à saisir, difficile à définir exactement, parce qu'il est à la fois vague et complexe. Jésus lui donne ce sens secondaire Math. XX, 22, Luc XX, 50, et les apôtres le comprennent tout de suite : Il doit boire à une coupe, être baptisé d'un baptême nouveau. Ce qu'il désigne par là, c'est sa dernière lutte, c'est la voie douloureuse dans laquelle il va entrer pour la parcourir tout entière, c'est la mort qu'il doit subir. Etre baptisé c'est donc entreprendre une tâche qui exige décision et renoncement, former une résolution dans laquelle on persévéra jusqu'au bout, c'est se livrer, se donner pour ne plus se reprendre. Ce baptême est le point de départ d'une œuvre à faire, c'est un enga-

gement sans retour possible, l'entrée d'une carrière d'où l'on ne sort plus. Ajoutez à cela l'idée courante d'un baptême spirituel qui est le vrai baptême de Jésus-Christ, l'idée d'une source ouverte pour la diffusion de la grâce, et l'on comprendra que toutes ces notions se joignant, se fondant l'une dans l'autre, compliquent singulièrement l'exégèse des passages où le mot se trouve employé.

Il faut remarquer encore qu'en parlant du baptême par phrases incidentes, Paul ne songe pas à régler l'application du rite matériel. Il l'envisage dans une vue idéale comme un premier anneau d'une série de choses liées entre elles dont il embrasse toute la succession, d'une nouveauté de vie dont il détermine toutes les suites. A cette hauteur les deux baptêmes distingués par Jean-Baptiste se confondent en quelque sorte dans une seule perspective, laissant l'esprit incertain s'il s'agit de l'un ou de l'autre.

C'est bien, croyons-nous, du baptême matériel qu'il est question, mais considéré dans ses suites spirituelles. Pour Paul, l'homme baptisé n'est pas par cela même enseveli avec Christ, ressuscité avec Christ, revêtu de Christ. Le chrétien ne trouve pas toutes ces choses dans l'application du rite extérieur, mais il doit les en faire sortir. C'est un précepte que Paul formule et non un produit qu'il constate. La notion de *devoir* et non celle d'*effet* pénètre les textes que nous avons à examiner. L'apôtre part du baptême considéré comme un commencement pour parcourir du regard non seulement le début mais tout le développement de la vie chrétienne jusqu'à son

perfectionnement. Il lie au baptême des pensées que celui-ci ne contient que comme le gland contient le chêne. Il nous en donne la philosophie. Ces remarques préalables nous permettront d'être bref dans l'examen des textes.

Pour quelques-uns une simple mention suffira.

Eph. IV, 5 : « Conservez l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps, un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et père de tous. » L'apôtre base son exhortation à l'unité de l'esprit, sur toutes les unités qu'il énumère, entre lesquelles il mentionne l'unité du baptême. Il n'est pas impossible qu'il vise le baptême extérieur comme signe de l'unité de l'Eglise; nous pensons même que cette vue n'est pas étrangère à sa pensée. Mais l'idée dominante est celle du baptême spirituel par lequel cette unité est réalisée. Cela nous semble prouvé par un passage parallèle où la même pensée se trouve plus clairement exposée :

1 Cor. XII, 13 : « Comme le corps est un et que ses membres quoique nombreux ne sont qu'un corps, il en est de même du Christ. Car nous avons tous été baptisés d'un même Esprit pour n'être qu'un seul corps. » — Dans les deux textes l'apôtre combat les divisions, les sectes; il veut que l'Eglise soit une, comme la puissance qui l'a créée et la conserve.

Rappelons ici le passage Héb. VI, 2 : « la doctrine des baptêmes. » Ce pluriel n'est pas contradictoire au singulier d'Eph. IV, 5. L'auteur de l'épître rappelle sans doute la distinction de Jean-Baptiste entre le baptême extérieur et le baptême spirituel, tandis

que saint Paul en fait la synthèse et les contemple dans leur unité supérieure.

1 Cor. X, 1, 2 : « Nos pères ont tous été sous la nuée, et ils ont tous passé au travers de la mer, et ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer. » — Le texte n'appartient pas à notre étude et ne s'y rattache que par le terme employé. Le passage des pères sous la nuée et au travers de la mer est considéré par Paul comme une sorte de baptême établissant entre tous un lien moral, une similitude de situation ; ce lien est indiqué par la répétition du mot *tous*. Ce baptême diffère de celui qui nous occupe et la différence est marquée par la formule, *en Moïse*. Du reste ce baptême s'est trouvé inefficace : « Dieu n'a pas mis son affection en la plupart d'entre eux », (X, 5). Il en sera de même du nouveau baptême si ceux qui l'ont reçu n'y prennent pas garde. C'est pourquoi « que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe » (X, 12) ; les baptisés sont entrés dans la lice « qu'ils courent de manière à emporter le prix » (IX, 24).

Nous arrivons aux textes les plus importants :

Rom. VI, 3, 4 : « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort. Nous sommes donc ensevelis avec lui en sa mort par le baptême, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. »

Col. II, 10-12 : « Vous avez tout pleinement en Christ ; c'est aussi en lui que vous avez été circoncis d'une circoncision faite sans main... ayant été ense-

velis avec lui par le baptême ; c'est aussi en lui que vous êtes ressuscités par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts. »

Ces deux passages sont presque identiques. Le deuxième diffère surtout du premier par l'analogie que l'apôtre y signale entre la circoncision et le baptême qu'il appelle une circoncision faite sans main, la circoncision du Christ. Nous ne nous arrêtons pas à ce rapprochement. Négligeons également les images qui n'importent pas ici et qui varient sous la plume de saint Paul. — Saint Paul vient de démontrer que nous sommes justifiés devant Dieu par la foi sans les œuvres de la loi, par la foi, c'est-à-dire par la grâce ; et il a conclu par cette parole hardie : « Où le péché a abondé, la grâce a surabondé : » (V, 20). Il rencontre aussitôt une objection : Demeurerons-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ? Nullement ! répond-il, car nous, baptisés au nom du Seigneur, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ; notre vieil homme a été crucifié avec lui afin que le corps du péché fût détruit et que nous ne fussions plus asservis au péché. Mettez-vous donc bien dans l'esprit que vous êtes morts au péché et que vous vivez à Dieu. Assurément, dans la pensée de saint Paul, ce n'est pas de l'acte extérieur du baptême que peuvent sortir tous ces bienfaits. Mais argumentant avec ses lecteurs, il leur demande ce qu'ils sont venus chercher quand ils ont demandé le baptême. Ils n'ont pu vouloir qu'une chose : s'unir à Jésus-Christ. Eh bien ! qu'ils sachent que c'est avant tout dans sa mort que l'on s'unit à Jésus-Christ.

Demander, recevoir le baptême, c'est s'unir à Jésus-Christ, s'unir à lui dans sa mort. Telle est la pensée essentielle des deux textes. Jean-Baptiste ne pouvait faire cette association d'idées ; il ne prévoyait pas le sacrifice de Christ, il ne pouvait pas le prévoir, il ne l'a pas figuré dans le baptême. Pourtant le rapprochement est nécessaire, il est dans la nature des choses ; à l'insu de Jean, il découlait de sa prédication et du symbole qu'il institua. Puisque Jean tournait vers le Christ les regards et la foi de ses disciples, ceux-ci devaient se tenir prêts à réaliser leur union avec lui sur le terrain qu'il choisirait : ce terrain, c'est le calvaire. C'est donc bien dans la mort de Christ que nous sommes baptisés afin que nous marchions en nouveauté de vie. Les deux enseignements du baptême sur le péché et sur la pureté, la mort de Christ nous les donne également, mais avec une puissance infiniment plus grande : « La mort de Christ a une efficacité d'éteindre et exterminer la malice de notre chair, et sa résurrection de susciter en nous un nouvel état de meilleure nature. » (Calvin. Comment.)

Le premier de ces textes est une apostrophe qu'accentue en énergique remontrance la forme interrogative : « Ignorez-vous ? » Paul rappelle à ses lecteurs qu'en recevant le baptême, ils se sont donnés, ils ne s'appartiennent plus. Entre leur passé et leur présent, le baptême a mis tout à la fois la mort et la résurrection de Christ, leur propre mort et leur propre résurrection.

Gal. III, 26, 27. « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ ; car vous tous qui avez

été baptisés en Christ, vous avez été revêtus de Christ; il n'y a plus ni Juif ni Grec, ... vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » — L'apôtre envisage le baptême sous un point de vue différent de celui que nous considérons tout à l'heure. L'image qu'il emploie n'est pas la même. Mais l'idée n'a pas changé : le baptême nous unit à Jésus-Christ. « L'idée paulinienne du baptême se résume dans l'union substantielle du chrétien avec Christ. » (Sabatier. L'apôtre Paul V, 1.) Paul ajoute ici l'idée de l'unité fraternelle des chrétiens entre eux, et il insiste sur le privilège d'enfant de Dieu qui résulte pour le baptisé de sa foi en Jésus-Christ.

Toutes ces considérations nous emportent bien loin, bien au-dessus du rite matériel. Celui-ci en reste totalement indépendant. Il y a plus : Tandis que Paul expose les bienfaits spirituels que le baptême représente, et les obligations morales qu'il impose, il n'est pas sans inquiétude sur les périls que peut faire naître le rite matériel. Il évite de le pratiquer lui-même (I Cor. I, 14); il craint que ce symbole d'unité ne devienne la source de divisions et de schismes qui contrediraient son essence même. Après avoir glorifié le baptême envisagé d'un point de vue spirituel, il s'en affranchit pour ce qui le concerne, quant au rite extérieur, il le met en dehors de sa mission d'apôtre, en dehors de l'Evangile qui demeure complet sans lui : « Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, mais pour annoncer l'Evangile. » (I Cor. I, 17.)

Nous trouvons dans l'épître aux Hébreux une allusion au baptême (X, 22) « Approchons-nous de Dieu... le corps lavé d'une eau pure. » C'est une allusion au côté purement extérieur du symbole, une trace de l'intention, attribuée par l'historien Josèphe à Jean-Baptiste, de joindre à l'idée religieuse du baptême l'idée d'une purification physique.

Enfin Pierre a mentionné le baptême dans sa première épître, dans une phrase très obscure que les commentateurs de tous les temps ont vainement essayé d'éclaircir. L'eau du déluge l'amène à l'eau du baptême : « Un antitype de cette eau (du déluge) nous sauve maintenant par la résurrection de Jésus-Christ, c'est le baptême, non l'enlèvement de l'ordure de la chair, mais l'élan vers Dieu d'une bonne conscience. » Ces deux aspects du baptême appartiennent-ils au baptême d'eau, qui nous sauvera si au rite matériel est joint l'élan du cœur ? Ou bien l'apôtre oppose-t-il au baptême d'eau, impuissant à nous sauver, le baptême spirituel qui est le salut même ? Nous inclinons à cette dernière interprétation, qui pourtant demeure incertaine.

Pour conclure, nous ne trouvons dans les épîtres aucune lumière qui puisse nous diriger dans l'application du rite baptismal ; sur la pratique du baptême, pas une instruction, pas un précepte. Mais nous y trouvons de hautes pensées sur la signification spirituelle du baptême, sur les conséquences religieuses qu'il doit produire, sur les obligations qu'il impose à ceux qui ont été rangés par lui au nombre des disciples de Jésus-Christ, le tout jeté sous forme de ré-

flexions incidentes et généralement par allusions rapides au travers des raisonnements de l'écrivain sacré.

7. — Le Baptisme.

Nous n'entrerons dans aucune controverse de détail. Nous donnerons un aperçu général des systèmes et les apprécierons en leur appliquant en guise de pierre de touche la doctrine que nous venons d'exposer.

On donne le nom de Baptisme à la doctrine d'après laquelle le baptême ne doit être administré qu'à des adultes convertis et ne peut avoir lieu que par immersion complète du néophyte. Les partisans de cette doctrine ne reconnaissent pas pour valable le baptême des enfants quel qu'en ait été le mode; ils ne reconnaissent pas non plus pour valable le baptême par aspersion administré à des adultes convertis. Les trois conditions sont nécessaires : être adulte, être converti, subir l'immersion. Cependant si un adulte, aspergé ou immergé enfant, puis baptisé à tort sur une fausse apparence de conversion, vient à se convertir réellement, il n'est pas baptisé une troisième fois; son second baptême est valable.

Le baptême administré par immersion à des adultes convertis est le lien visible qui unit entre eux les membres de l'Eglise et forme la Société chrétienne. Aussi les baptistes, tout en accordant aux croyants

non baptisés selon leurs rites le titre de chrétiens, leur refusent-ils une place dans leurs communautés; ils refusent même, en général, de s'approcher avec eux de la table de la communion. Les non-baptisés sont des chrétiens épars, ils ne font pas partie de l'Eglise visible de Jésus-Christ : la cène du Seigneur leur est interdite. Il faut pourtant reconnaître que les vues des baptistes tendent à s'élargir quant à la cène, mais non encore quant à l'Eglise.

Telle est la physionomie générale du baptisme moderne. Le baptisme a existé, sous d'autres aspects et inspiré par d'autres vues, à peu près dès l'origine de l'Eglise chrétienne. Il était imposé alors par la force des choses : l'Eglise conquérante baptisait ses conquêtes qui étaient en général des adultes plus ou moins convertis. Tant qu'elle eut affaire aux juifs et aux païens, elle dut montrer à ses fidèles le spectacle de baptêmes administrés à des adultes professant la foi. Mais le baptisme ancien sortait surtout de la doctrine alors admise du baptême.

Il est impossible de fixer la date à laquelle la vertu d'effacer les péchés et d'infuser la grâce a été attribuée au baptême d'eau ; elle est presque aussi ancienne que l'Eglise elle-même. « Bienheureux ceux qui sont descendus dans l'eau du baptême ayant fondé leur espérance sur la croix ; car nous descendons dans l'eau chargés de souillures et de péchés, et nous en remontons portant dans nos cœurs le fruit de la crainte et possédant l'espérance en Jésus par le St-Esprit. » (Barnabas Ep. XI). Ainsi parle, dans l'histoire, la plus ancienne des voix de l'Eglise. On y sent

encore frémir le grand souffle de la foi primitive, mais on y voit aussi apparaître la tendance qui ne va plus cesser de se développer jusqu'au Concile de Trente. Tous ceux qui viendront ensuite tiendront le même langage et l'accentueront encore. « Notre vie est sauvée par le moyen de l'eau. » (Hermas, le Pasteur Similitud. IX. 15). « Nous conduisons ceux qui se repentent là où se trouve de l'eau, et ils sont régénérés, car alors ils sont baptisés dans l'eau. » (Justin Apol. I, 61).

C'est par le baptême seul que s'obtient la grâce de Dieu. Or cette grâce peut se perdre ! et le baptême ne peut pas être renouvelé ! Perdre la grâce du baptême ! Malheur immense et sans remède tant que l'Eglise n'aura pas imaginé le *second baptême* toujours renouvelable, la Pénitence ! Aussi Tertullien recommandait-il de retarder le baptême jusqu'à ce qu'on soit bien affermi dans la foi et même jusqu'à ce qu'on soit mis par les circonstances ou par l'âge à l'abri de certaines tentations. « Si l'on connaissait combien le baptême est chose grave, on redouterait bien plus de le recevoir que de le différer (De Baptismo XVIII) ». La conclusion logique (qui n'est pas celle de Tertullien) est que l'homme sage le différera jusqu'à l'article de la mort. Ainsi fera Constantin. Alors, quels que soient les crimes du passé, on se plonge dans l'eau lustrale, on y laisse ses péchés, et on entre au Paradis, avec la sécurité de l'innocence.

Le sentiment d'Augustin est également logique, quoiqu'opposé, et il est plus viril. Saint Augustin discerne clairement sous ces attermoiements la lâcheté morale, le secret désir de se réserver la honteuse li-

berté du péché. « Plusieurs disent : laissez-le, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé ; quoique pour la santé du corps on ne dise pas : laissez-le, qu'il se blesse de nouveau, s'il veut, il n'est pas encore guéri. » (Confes. I, 11). Augustin regrette de n'avoir pas été baptisé enfant ; il pense que, *guéri* alors par la grâce du baptême, il eut été préservé des longs égarements où il se laissa entraîner.

Ainsi, la doctrine du salut par le baptême aboutit logiquement à ces deux conséquences opposées :

D'une part, puisque le baptême donne le salut, et que les péchés commis après le baptême peuvent en faire perdre la grâce, retardons-le jusqu'à ce que nous ne risquions plus de commettre les péchés qui en font perdre la grâce, jusqu'à ce que notre conversion soit sûre et solide, et même jusqu'au moment de la mort.

D'autre part, puisque le baptême contient une si grande grâce, puisqu'il n'y a de salut que par lui, peut-on le refuser aux enfants ? Les baptistes convaincus eux-mêmes l'administrèrent aux enfants en péril de mort. Au temps de Cyprien (milieu du III^e siècle), un concile est d'avis que « nous ne devons priver personne d'avoir part au baptême et à la grâce de Dieu... et combien moins les enfants nouvellement nés » (Cyprien *ad Fidum*).

Nous rejetons la doctrine du salut par le baptême, et par conséquent tout ensemble le Baptisme et le Pédobaptisme des premiers siècles.

Nous ne savons trop à quelles inspirations obéirent les baptistes du XVI^e siècle, les anabaptistes de

Munster. Leur mouvement fut un mélange d'illumisme sectaire, de fanatisme farouche et de socialisme niveleur, pour ne pas parler des horribles débordements qui signalèrent son triomphe momentané.

Le Baptisme moderne est essentiellement pacifique et religieux. Il se fonde sur la lettre des Ecritures, ou plus exactement encore sur le silence de la lettre, sur le fait incontestable que le Nouveau Testament (qui ne rapporte que les conquêtes du christianisme dans le milieu juif ou païen et n'a trait qu'à la première génération) ne mentionne expressément que des baptêmes d'adultes et de convertis au moins apparents. Pour les baptistes modernes, le baptême n'est nullement un moyen de salut. On est parfaitement sauvé par la foi en Jésus-Christ sans le baptême ; la possession du salut est même la condition préalable de l'administration du baptême. Celui-ci est une simple constatation du salut acquis par la foi, la forme nécessaire de la profession du chrétien, la procédure obligatoire d'entrée dans l'Eglise. Son importance est toute terrestre, ecclésiastique. Les baptistes ont repris la moindre partie de l'idée catholique : on n'entre dans l'Eglise que par le baptême. Heureusement pour eux, ils ont laissé tomber la plus grande : hors de l'Eglise, point de salut.

Réduite à ces proportions exigües, et pour ainsi dire désarmée de son aiguillon, leur doctrine n'a pas la brutale grandeur de la doctrine catholique. Néanmoins elle est encore funeste, moins par elle-même que par ses conséquences.

Ne nous arrêtons pas à cet essai de restauration de l'Eglise exclusive et close, ce fléau moral de la chrétienté. Il n'est pas possible de calculer tous les maux que causa aux destinées du Christianisme cette conception grandiose et néfaste : l'EGLISE, l'Eglise militante et visible, une et universelle, son corps, sa hiérarchie, ses conciles, son autorité, son pouvoir de lier et de délier, ses canons, ses décrets, ses formules expression adéquate de la vérité éternelle. Nos modestes frères baptistes sont bien éloignés de tout cela. Ne les grandissons pas pour nous donner le plaisir de les combattre. Pourtant ils ont relevé le principe que la Réformation avait fait voler en éclats. Ils feraient bien d'y prendre garde.

Le péril que décèle leur doctrine est ailleurs. Tandis que l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre s'est peu à peu, et par une marche continue, constamment élevée d'une conception matérielle de la religion à une conception plus spirituelle et, sous l'impulsion que lui a donnée son Maître, et après lui le grand apôtre des gentils, s'est progressivement dégagée des langes du formalisme et des cérémonies extérieures pour tout ramener à ce baptême de l'Esprit que Jésus lui a promis, les baptistes tentent de la faire revenir en arrière et font leur drapeau d'un rite matériel. C'est faire une œuvre rétrograde et une œuvre vaine, frappée d'avance de stérilité, car l'esprit, une fois affranchi, ne reprend plus ses chaînes, et l'on n'arrêtera pas la marche progressive de la pensée chrétienne.

Des sectes que notre siècle a vues éclore ou se développer et qu'a produites le travail des esprits dans le

domaine religieux, la plupart ont contribué à accroître le trésor des connaissances du peuple chrétien. Le Darbysme nous a certainement appris quelque chose. Quand il n'aurait servi qu'à rendre populaire l'idée, qu'il n'a pas inventée, mais qu'il a propagée, du sacerdoce universel, il aurait droit à la reconnaissance des chrétiens. Le Méthodisme a rendu d'éminents services au développement de la piété chrétienne, et sa trace dans l'histoire restera bienfaisante. L'indépendance des Eglises libres a mis en lumière le principe immense de la distinction des deux domaines, civil et religieux, et en a préparé le prochain triomphe. Deux sectes ne laisseront d'autres traces que les troubles qu'elles ont causés : l'Irvingisme et le Baptisme. Elles n'ont rien produit parce qu'elles se sont fondées sur des questions purement formelles. L'une expire dès la seconde génération. Nous ne nous hasarderons pas à prédire les destinées de la seconde; remarquons seulement qu'elle se transforme graduellement grâce à la pénétration des lumières dans son sein. D'abord hostile à toute étude théologique, dès qu'elle s'est décidée à ouvrir des écoles elle a subi d'heureuses modifications. La plus heureuse sera celle qui lui persuadera d'amener son pavillon vieilli pour arborer à sa place le glorieux drapeau du spiritualisme.

Le Baptisme moderne n'est pas renfermé tout entier dans les communautés baptistes. On trouve des frères baptistes épars dans toutes les églises chrétiennes. A part les vues sur l'église, ils ont des idées toutes semblables. Leur charte à tous peut être très exactement formulée dans les termes du verset interpolé

Actes VII, 37 : « Si tu crois de tout ton cœur, il t'est permis de recevoir le baptême. » Tous se fondent essentiellement sur le fait que les apôtres n'ont administré le baptême qu'à des adultes croyants. Ce fait, qu'aucune explication qu'aucune doctrine n'accompagne dans les Écritures, est bien la base unique du système. Nous aurons l'occasion d'en examiner la vraie portée dans le dernier chapitre de cette étude. N'examinons ici que la formule du Baptême : « La foi avant le baptême. » Si par la foi on entend la foi vivante, l'union spirituelle avec Jésus-Christ (et c'est bien ainsi qu'on l'entend), la formule est en contradiction directe et matérielle avec celle du fondateur de l'institution du baptême. Pour Jean, la formule est : le baptême avant la foi, avant la possibilité de la foi, avant l'avènement de Jésus-Christ, avant les bienfaits que Jésus-Christ apporte. Jésus-Christ a-t-il changé cela ? A-t-il créé un nouveau baptême d'eau ? Qu'on en apporte la preuve ! Jusque là nous tenons pour vraie notre doctrine du baptême, et pour fausse celle du Baptême.

8. — Le Pédobaptisme

Le Pédobaptisme est la doctrine d'après laquelle les enfants des chrétiens sont admis au baptême aussi bien que les adultes. Parmi les pédobaptistes, les uns, comme les Grecs, baptisent par une triple immersion, tout en admettant l'aspersion à titre exceptionnel pour les enfants faibles ou malades, les autres, comme

les catholiques, baptisent par une triple aspersion, les autres enfin, comme la grande masse des protestants, par une aspersion simple. Les grecs et les latins accompagnent le baptême de rites divers dont les protestants s'abstiennent de faire usage.

En remontant les siècles, on trouve des traces du pédobaptisme jusque vers la fin, peut-être le milieu du second siècle. A cette époque il existait concurremment avec le baptême. Plus haut, rien de précis ni pour ni contre lui. Les écrivains plus anciens n'en parlent pas. Nous ne croyons pas utile de reproduire ces témoignages du passé : ils ne peuvent servir d'argument. C'est à la lumière de la doctrine que nous avons exposée que nous voulons juger le bien ou le mal fondé de la pratique pédobaptiste. Partisan décidé du pédobaptisme, nous nous sommes efforcé de n'apporter dans notre étude aucune idée préconçue (chose peut-être impossible), mais d'apprécier les faits tels qu'ils sont, sans chercher à les tirer à nous pour les faire cadrer avec nos vues. Cette accommodation des textes ne nous sourit pas ; à choisir, nous aimerions mieux les contredire que les fausser. Du reste nous ne sentions nullement le besoin d'y recourir. Le baptême des enfants se justifie à nos yeux par des raisons de sentiment et par des motifs de piété qui suffisent amplement à le légitimer, n'eût-il aucun fondement dans les usages de la primitive église ou dans la doctrine du baptême telle qu'elle ressort de son institution même. Mais il se trouve qu'il lui est conforme.

Si le baptême nous est précieux et nous paraît fécond en bons fruits, ce n'est pas qu'il possède aucune

des vertus mystérieuses dont les siècles passés l'ont si libéralement doté. Il n'efface aucun péché, ni originel ni autre; il n'infuse aucune grâce. L'eau du baptême ne subit aucune modification, aucun mélange de verbe ou d'autre chose; elle ne touche que le corps, elle n'atteint pas l'âme. Le baptême n'est pas davantage une sorte d'inscription au moins virtuelle au livre de vie du Seigneur; sur ce livre là Dieu seul écrit. Il ne crée pour l'enfant aucun droit, ne lui constitue aucun privilège, ne lui acquiert aucune situation qu'il ne possédât pas auparavant. Ecartons ces superfétations vaines imaginées dans un temps où la religion se confondait avec le merveilleux, et le miracle avec le Christianisme. Elles prétendent enrichir le baptême, elles l'appauvrissent, elles le dépouillent. Il est bien plus grand que cela, son effet bien plus élevé et plus profond.

Son effet, pour le dire en peu de mots, est de saisir le cœur humain par ce qu'il a de plus intime, de plus généreux, de plus noble, de plus vrai, dans l'acte le plus grand que l'homme puisse accomplir ici-bas : la mise au monde d'un fils. Il ébranle religieusement ce qu'il y a de meilleur en l'homme et le remue jusqu'aux entrailles. Nous avons vu les fidèles rester froids devant la sainte Cène, ou se travailler eux-mêmes pour s'inspirer des sentiments extraordinaires et se donner des impressions surnaturelles, oubliant qu'ils n'avaient autre chose à faire que se recueillir pour adorer, pour prier et bénir. Nous n'avons jamais vu des parents chrétiens rester insensibles devant le baptême de leur enfant. Cet acte les touche par ce qui les

intéresse plus qu'eux-mêmes, par l'enfant qu'ils viennent d'appeler à l'existence. Il y a dans le baptême de l'enfant un tel contraste entre la suprême faiblesse du sujet et la souveraine grandeur du Dieu dont le nom est invoqué sur lui, entre l'absolue dépendance d'un côté, et la pure grâce de l'autre, que l'homme le moins susceptible d'émotion ne peut se défendre d'y céder, et cette émotion est, par dessus toute autre, religieuse. Jésus nous a commandé de recevoir en son nom l'enfant que Dieu nous donne, de le recevoir comme si c'était lui-même. (Luc IX, 48). Il y a une pensée religieuse, éminemment chrétienne, qui s'attache à sa naissance ; les parents chrétiens ont besoin de recourir à celui qui a dit : « Laissez venir à moi ces petits, » et de déposer spirituellement dans ses bras ce nouveau-né, os de leurs os, et chair de leur chair. Cette pensée s'affirme, ce besoin se satisfait par le baptême.

Ici l'on nous arrête et l'on nous dit : « Le baptême a donc bien moins de valeur pour l'enfant que pour ses parents. Le besoin du cœur, auquel vous voulez satisfaire, est légitime assurément, mais le baptême a-t-il été institué pour y répondre ? Est-il un signe pour le baptisé lui-même ou pour sa famille ? Quel fruit en revient au baptisé s'il n'en est que le témoin inconscient, si son baptême représente seulement un salut qu'il cessera de posséder en cessant d'être petit enfant ? »

Nous répondons que son baptême représente un salut qu'il possède et qu'il continuera de posséder autant qu'il le voudra ; car la main secourable qui lui

est tendue d'En-Haut ne sera jamais retirée; elle ne lui manquera que s'il la repousse. Quant au fruit qu'il en retire, si l'on entend par là une modification produite par son baptême dans sa nature, dans ses dispositions ou dans ses droits, nous n'hésitons pas à déclarer qu'un tel fruit n'existe pas plus pour l'enfant que pour l'adulte. L'adulte baptisé est après son baptême ce qu'il était auparavant; il en est de même de l'enfant. Mais si les parents qui présentent l'enfant accomplissent un acte et non une cérémonie vaine, s'ils saisissent la portée de cet acte, s'ils se rendent compte des obligations qu'il leur crée, s'ils comprennent de quel grand prix aux yeux de Dieu est cette frêle créature qui leur est confiée, s'ils savent quelle grâce ils peuvent eux-mêmes obtenir pour remplir leur grande mission, grâce sans laquelle ils ne la rempliront pas, si cet enfant qui est à eux ils le reçoivent comme un don de Dieu, s'ils l'adoptent en Jésus-Christ, en un seul mot, s'ils sont chrétiens, c'est pour l'enfant avant tout que le baptême a une valeur immense, c'est pour le baptisé qu'il est un signe, de même que l'adoption légale, bien qu'accomplie par les adoptants, a toute sa valeur pour l'adopté.

L'enfant d'une famille chrétienne, qu'il soit ou non baptisé, est dès sa naissance un disciple de Jésus-Christ. On peut discuter sur ce terme dont Jésus a donné plusieurs définitions : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. » (Luc XV, 33). De tels disciples sont rares. « Tout disciple accompli sera comme son maître. » (Luc VI, 40).

Sous cette condition, ils deviennent plus rares encore. « Si vous persistez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples. » (Jean VIII, 31). A ce titre, attendra-t-on, pour donner à un homme le nom de disciple, de l'avoir vu mourir ? Sans doute l'enfant est un disciple d'une autre sorte. Mais si, avec les quatre Evangélistes, on appelle disciples ceux qui reçoivent les bienfaits du Sauveur, subissent son influence et sont placés à son école, l'enfant d'une famille chrétienne est un disciple-né de Jésus-Christ et le baptême est fait précisément pour lui.

Si le baptême de l'enfant n'existait pas il faudrait l'inventer et on l'inventerait sur l'heure. Nous n'exagérons pas. Ecartez le fanatisme ou le parti pris d'une doctrine absolue ; il y a là une situation si claire, si naturelle, un besoin religieux si évident qu'on est bien obligé de chercher les moyens d'y répondre. Les faits sont là pour prouver notre assertion. Dans les Eglises libres de France où règne un baptême atténué, beaucoup de fidèles ont renoncé au baptême des enfants ; il a fallu trouver quelque chose qui en tienne lieu, une cérémonie qui le remplace. On l'a trouvée, on l'appelle *Présentation*. La cérémonie est solennelle, elle a même un caractère officiel. Il existe un registre d'inscription, une formule imprimée avec des blancs à remplir, acte est dressé, l'enfant est immatriculé : « Le... (date), N... (prénoms de l'enfant), a été présenté au Seigneur par... (noms des parents), lesquels après lecture ont signé le présent avec nous... (nom du pasteur). Signatures... » Pourquoi cet acte ? Craint-on que le Seigneur n'oublie ? Non, c'est un acte ecclé-

siastique. N'est-ce pas étrange? N'est pas probant? En vérité, valait-il la peine de renoncer à l'usage antique, consacré par les siècles, peut-être par les apôtres, indirectement approuvé d'avance par Jésus-Christ (Jésus bénissant les enfants), pour imaginer un usage nouveau qui est au fond identique au premier moins l'eau et le nom. Car le baptême est là tout entier, avec tout ce qu'il exprime. Nous ne contestons pas le droit, mais, comparant les deux rites, nous rappelons l'ancien adage : « Le vieux est meilleur. »

Pourquoi se priver d'un beau symbole qui dans la pensée de son inventeur ne devait pas lui survivre, mais qui lui a survécu parce qu'il est si simple et si parlant qu'il peut s'accommoder à toute doctrine en restant lui-même, et demeurer vrai au travers des idées les plus diverses? Frères néo-baptistes, pendant que vous y êtes, achevez; prenez l'antique formule que le I^{er} siècle nous a léguée, elle est belle. Sur cet enfant que vous présentez au Seigneur, invoquez le nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Apportez l'eau lustrale, humectez sont front. Que craignez-vous? C'est un symbole et ce qu'il signifie, nous allons vous le dire.

En entrant dans la vie, cet enfant ne trouve pas devant lui un monde tout neuf, frais éclos des mains du Créateur, pur, serein, immaculé. Il trouve des choses accomplies, des faits acquis, tout un passé. Ce passé est lourd et va peser de tout son poids sur cet enfant qui n'en est pas responsable. Innocent, il va porter la peine de fautes qu'il n'a pas commises, participer à des souffrances qu'il n'a pas méritées,

subir le joug d'une servitude que d'autres ont préparée pour lui. Chose plus cruelle ! ces fautes, il va les commettre ; ces souffrances, il va les mériter ; ce joug de la servitude morale, il va le forger de ses mains ; car sa nature à lui-même est atteinte d'un germe morbide qui va se développer en même temps que lui. Son âme n'est pas un feuillet blanc sur lequel il lui sera loisible d'écrire ce qu'il voudra : il ne fera pas sa vie. Sur ce feuillet vont apparaître des caractères déjà tracés. Ce que sera cet enfant, nous l'ignorons ; mais nous savons qu'il porte le stigmate de toute sa race. Sur lui est la souillure, ou si l'on veut, le malheur de tous les enfants d'Adam. Voilà le fait douloureux, éclatant, inéluctable.

Mais en face de ce fait, il en faut placer un autre, antérieur aussi à la naissance de cet enfant, indépendant de lui, accompli sans lui et pour lui, destiné cependant à exercer sur son sort une influence immense et décisive : c'est l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. Ce que cet enfant reçoit de l'Evangile, avant de pouvoir se douter qu'il y a un Evangile, est incalculable. Mais avant même d'en avoir rien reçu, l'Evangile existe pour lui. En entrant dans la vie, il est mis au bénéfice de la situation créée par Jésus-Christ, il la trouve devant lui, il y entre de plein pied. La miséricorde qui vient à lui pour paralyser la croissance de ce germe morbide dont nous avons parlé, l'accueille, se penche sur son berceau, le préserve et le guide jusqu'au jour où il sera capable de comprendre Dieu, de l'embrasser comme son bien propre, de s'unir à lui dans la sainte communion, — ou bien de le

renier et de s'enfoncer par un choix volontaire, dans la perdition et dans la mort.

Ces deux pensées, la proclamation de ces deux faits, voilà le baptême : « Il y a en toi une souillure qui doit être ôtée ; il y a aussi pour toi une grâce qui l'ôtera. » La Présentation, autant que nous pouvons la comprendre, n'est pas autre chose.

Le changement du futur en passé, ou plutôt en éternel présent, est la seule modification que nous apportions à la formule du baptême de Jean.

Passons rapidement en revue quelques unes des doctrines et des objections qui nous sont opposées.

Le baptême ne nous est pas, comme le pensait Calvin, un témoignage de Dieu que nos péchés nous sont pardonnés. Calvin reconnaît que ce témoignage ne nous est pas rendu si nous n'avons pas la foi ; car sans la foi le baptême ne nous peut aucunement donner le témoignage du pardon de Dieu. C'est donc en dernière analyse notre foi et non le baptême qui nous rend ce témoignage de la part de Dieu. Ainsi pensaient St-Paul (Rom. VIII, 16) et St-Jean (I. Jean, V, 10).

Le baptême n'est pas non plus un témoignage que nous rendons de notre foi à Dieu ou à l'Eglise. A Dieu ? il n'en a nul besoin. A l'Eglise ? le témoignage est trop facile et ne prouve assurément rien. Le seul témoignage concluant que nous puissions rendre à l'Eglise de la réalité de notre foi, c'est la sainteté de notre vie.

Le baptême n'est pas davantage un témoignage que l'Eglise rend à notre foi après s'être assurée de

sa sincérité. Jamais principe plus funeste, plus contraire à l'Evangile, plus mortel n'a été posé dans l'Eglise. Faire reposer la sécurité de l'âme sur un témoignage humain, c'est ruiner la vie morale. Qu'on nous rende plutôt l'Eglise et son infaillibilité, le prêtre et son absolution !

Tout au plus le baptême serait-il un témoignage que le baptisé se rend à lui-même, une démarche décisive, un acte de rupture avec le passé, d'engagement à une nouvelle vie. Sans doute tous ces phénomènes moraux se produisaient dans l'âme des néophytes fervents, et rien n'empêche de donner cette signification à leur baptême. Seulement on la lui donne, il ne l'avait pas ; il en a une autre qui est la vraie. Dans la pensée de son fondateur, il ne représente pas les sentiments ou les dispositions de l'homme, lesquels sont muables, incertains, fugitifs ; il représente deux choses certaines et constantes, le péché de l'homme et la grâce de Dieu.

« Le baptême, nous dit-on, est au moins un baptême de repentance. Les baptisés de Jean confessaient leurs péchés, et le baptême était la réponse que le prophète faisait au nom de Dieu à cette déclaration de repentance. L'enfant ne pouvant se repentir ne peut pas recevoir le baptême. » Cette objection est plus sérieuse. Nous ne l'esquiverons pas en remarquant, ce qui n'est pas douteux, que nombre des baptisés de Jean n'éprouvaient aucun sentiment de repentance et ne songeaient qu'à fuir la colère à venir. S'ils ne se repentaient pas, ils auraient dû se repentir. Mais nous demandons si la repentance est nécessairement liée au

baptême, et nous répondons : Non ! Le baptême ne figure pas la repentance. Ce qu'il figure, nous l'avons dit. Sans aucun doute, la prédication de Jean ne peut persuader à un adulte de recevoir le baptême sans le convaincre de péché, et cet adulte ne peut demander le baptême s'il ne se repent pas ; autrement son baptême serait menteur. Mais si l'on se rappelle que le baptême ne dispose d'aucune grâce, qu'il place l'homme entre la colère qui déjà s'allume contre le péché, et la délivrance qui n'est pas encore acquise, on reconnaîtra que c'est là exactement la situation de l'enfant qui est présenté au baptême.

« Mais enfin, nous objecte-t-on encore, les apôtres n'ont baptisé que des croyants, ils n'ont pas baptisé d'enfants. La foi qui donnait droit au baptême pouvait être très élémentaire, elle pouvait même être purement apparente ; elle était du moins une adhésion formelle à la foi chrétienne. Les enfants sont incapables de donner même cette adhésion, ils n'ont donc aucun droit au baptême. Le baptême des adultes croyants est le seul vrai et seul légitime mode de recrutement de l'Eglise. »

Les adultes croyants que les apôtres ont baptisés, étaient des prosélytes. Cet exemple est suivi en pareil cas par toutes les Eglises, qu'elles soient baptistes ou pédobaptistes. Si les prosélytes doivent recevoir le baptême, le seul moment dont on dispose est celui où ils arrivent à la foi. Le fait invoqué ne tranche donc pas la question.

Mais les apôtres n'ont pas baptisé d'enfants ! C'est là évidemment le point principal du litige. Si l'on

pouvait prouver que les apôtres ont aussi baptisé des enfants, cette longue discussion serait close depuis longtemps. La démonstration n'est pas possible, nous nous hâtons de le reconnaître. Mais l'affirmation contraire est trop péremptoire, et nous pouvons invoquer le bénéfice du doute. Le baptême occupe si peu de place dans les écrits sacrés, la conversion des chefs de famille était tellement le fait dominant dans ces grands mouvements qui ébranlaient la société entière, que le silence gardé sur les autres membres des familles gagnées à la foi est parfaitement explicable. On l'a dès longtemps remarqué, il n'y a rien dans les récits où le baptême est mentionné qui exclue le baptême des enfants, pas même dans cette histoire de la Pentecôte, qui est la grande citadelle du baptême. Rien n'empêche de comprendre des familles entières, leurs plus jeunes membres comme les plus âgés, parmi ces 3000 personnes qui, agréant la parole de Pierre, se retirèrent du milieu de la race perverse, reçurent le baptême, et furent admises ce jour là. Le ton général du récit semble bien indiquer qu'il s'agit surtout de personnes adultes, qui seules, en effet, jouent un rôle actif dans ces scènes; mais Luc rapporte certains traits qui ne permettent guère de croire que toutes ces personnes fussent isolées : « Les croyants se réunissaient entre eux et avaient tout en commun. » Etaient-ce les maris sans leurs femmes, les femmes sans leurs maris, sans leurs enfants ? On voit apparaître une communauté toute formée, une sorte de phalanstère chrétien, qui devait embrasser tous les âges, toutes les relations familiales.

Plus tard, nous trouvons deux indices, importants pour les pédobaptistes, pour qui la famille chrétienne est, si l'on nous permet cette expression militaire, l'unité tactique de l'Eglise, — sans valeur pour les baptistes qui poussent à l'excès leurs vues individualistes. L'un de ces indices est positif, l'autre négatif.

Le premier se réduit à deux faits : la marchande de pourpre, Lydie, est baptisée avec sa famille ; le géolier de Philippes est baptisé avec tous les siens. Dans ce dernier cas, l'écrivain, en signalant à la fin du récit la joie de cette famille devenue chrétienne, en rapporte la cause à la seule foi de son chef.

L'indice négatif est l'absence dans les écrits du Nouveau Testament de tout baptême administré à un adulte issu d'une famille chrétienne. Ces écrits embrassent cependant une période assez longue pour que le fait eût pu se produire. Si la famille entière était baptisée avec son chef, comme semble l'indiquer la conduite de Paul à Philippes, la chose s'explique; sinon, on ne peut en donner d'autre raison que celle-ci : l'occasion ne s'est pas présentée. Elle nous paraît insuffisante.

Laissant ces indices trop incomplets, nous reconnaissons que le baptême, rite d'initiation, porte d'entrée de l'Eglise, mode de recrutement de ses membres actifs, est parfaitement acceptable. Alors, par une conséquence nécessaire, il faudrait le refuser aux enfants. Mais, réduit à n'être plus qu'un procédé de discipline ecclésiastique, il nous paraîtrait à la fois singulièrement amoindri et singulièrement périlleux.

Amoindri, car il ne représente plus l'intervention

de Dieu pour le salut du pécheur, intervention qui est certaine, préalable, souveraine et gratuite ; il représente l'adhésion du pécheur, non pas même sa foi éclairée, ferme, vivante, qui s'exprimera par un autre symbole, mais une simple adhésion formelle, élémentaire, encore indécise, peut-être fausse.

Périlleux, parce qu'en faisant intervenir l'Eglise pour confirmer par le sceau du baptême cette adhésion dont elle ne peut vérifier ni la sincérité ni la valeur, cette procédure risque d'endormir dans une fausse sécurité dont l'Eglise sera en partie responsable, des croyants sans foi véritable. Cette responsabilité a été vivement sentie par l'Eglise baptiste des premiers âges ; elle ne l'est pas moins par les communautés baptistes des temps actuels. De là des mesures de précaution aussi nombreuses qu'inefficaces : catéchuménat avec ses degrés divers, stages prolongés, examens minutieux, récitation de formulaires, engagements solennels, toutes pratiques inconnues des apôtres et qui montrent à elles seules combien le baptême a été détourné de sa signification primitive.

Le baptême des enfants, au contraire, laisse subsister dans toute sa majesté le symbole de l'intervention de Dieu pour notre salut. L'adhésion n'existe pas encore, mais l'Evangile existe avec toute sa vertu. L'enfant est là, encore inerte, passif, mais la grâce dont il est l'objet est active, et déjà il en recueille les bienfaits ; il les recueillera toujours plus abondants, quand son œil pourra voir, son oreille entendre, son cœur s'émouvoir. Son baptême signifie : Dieu pour toi ; pas encore : Dieu en toi. Point de péril ! Toutes

les richesses de la grâce que Jésus-Christ nous apporte sont implorées en faveur de l'enfant ; elles ne lui sont pas données. C'est à lui que revient l'obligation de les saisir peu à peu à mesure que son esprit s'ouvrira, et de se les approprier par un travail moral tout personnel et dont seul il sera responsable. Alors il sera chrétien, et le symbole qui lui conviendra sera autre. Le symbole du baptême n'est complet et n'est vraiment grand que dans le Pédobaptisme.

Nous disons complet, car nous rejetons la théorie qui scinde le baptême en deux parts, dont la première serait l'aspersion faite sur l'enfant à sa naissance, et la seconde sa confirmation à l'âge de raison. Cette théorie défigure le baptême. Lorsque l'enfant aura la raison et la foi, lorsqu'il possèdera ce qui a été mis devant lui dès son entrée dans la vie, ce n'est pas le baptême, c'est la Cène qu'il faudra lui offrir.

Nous avons achevé notre étude ; la question est aride. En elle-même elle est minime. Dieu veuille que le progrès de la foi et de la connaissance, la véritable intelligence de l'Evangile, qui tout entier est esprit et vie, en réduisent toujours plus l'importance !

Pourtant le symbole ne sera jamais sans valeur. Au milieu du travail des esprits, au travers des oscillations continuelles du sentiment religieux, des défaillances de la volonté, des variations de la piété qui tantôt s'élève et tantôt retombe, trop souvent semblable à une nuée du matin qui s'évanouit, n'est-il pas bon de voir dresser au milieu du peuple chrétien quel-

que chose de stable, de permanent, d'invariable, symbole sans doute, mais symbole parlant, de l'amour immuable, de la fidélité constante du Dieu qui ne change pas ? L'œil, en s'arrêtant sur cet emblème, discerne mieux et nous révèle plus clairement le bien-fait dont nous avons reçu le don. C'est ainsi que Jésus-Christ, à qui toutes choses appartiennent, sait faire servir la matière même à avancer le règne de l'esprit, et arrive par l'homme sensible à l'homme spirituel.

Vu, *le Doyen*,
LICHTENBERGER,

Vu
et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

